Fascicule N° II

Prix : UN franc

Journal

d'un

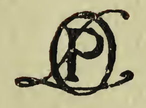
Bourgeois de PARIS

pendant

LA GUERRE DE 1914

par

GEORGES OHNET



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES

50, Chaussée d'Antin, PARIS

JOURNAL
d'un Bourgeois de Paris
PENDANT
LA GUERRE DE 1914

Fascicule XI

En regardant des gravures anciennes, je suis tombé sur le portrait de M. le maréchal de Turenne, et j'ai été frappé de la ressemblance entre les traits de cet illustre capitaine et ceux du général Joffre. C'est la même construction massive de la face, avec un air de calme réfléchi et résolu. Mettez sur la tête de notre généralissime une perruque aux longs cheveux, et vous avez le portrait du vainqueur des Dunes. Il y a aussi dans le caractère des deux hommes de sérieux points communs. Turenne s'occupait beaucoup du bien-être de ses troupes, il était ménager de leur sang. Il calculait à la guerre et ne livrait rien au hasard de l'improvisation. Ses manœuvres stratégiques, et ses opérations tactiques sont des modèles de science mili-

taire. Il n'avait pas le coup de flamme d'un héros, comme Condé. Mais il cherchait et obtenait le résultat par l'habileté de ses mouvements. Les soldats aimaient à faire la guerre avec M. de Turenne, parce qu'ils étaient sûrs qu'il les traiterait comme ses enfants. Lorsque le général Joffre passe dans les lignes de ses corps d'armée, le regard des poilus le cherche avec affection. On a dit de M. de Turenne qu'il était inflexible dans le service et qu'il pardonnait une erreur, mais point une négligence.

Les soldats appellent le général Joffre : le grand-père. Il assurera définitivement sa ressemblance avec M. de Turenne, en devenant comme lui maréchal de France.

*
* *

Le ministre des Finances vient de lancer l'emprunt français. C'est le premier que nous faisons, tandis que les Allemands en sont à leur quatrième. Il est à espérer que notre patriotisme va se manifester financièrement, avec la même ardeur que militairement. Si la France donne son argent avec autant de générosité qu'elle a donné son sang, les caisses de l'État vont se

remplir, et M. Ribot aura un triomphe. Il le mérite. Il a fait un bon discours, simple, clair et émouvant. Il a expliqué que thérauriser, en ce moment, c'était travailler pour l'ennemi, et que les réserves que les capitalistes conserveraient, serviraient de rançon à la défaite, au lieu d'être le prix de la victoire. C'est la vérité même. L'argent que les capitalistes n'apporteraient pas à l'État, pour défendre le pays, les ennemis sauraient s'en emparer, s'ils étaient vainqueurs. Souscrire à l'emprunt, c'est donc faire un emploi aussi utile que sage de ses disponibilités. Et c'est s'assurer, pendant quinze ans, à l'abri de tout impôt, un revenu de cinq pour cent. Après la mobilisation des hommes, c'est la mobilisation des capitaux. Il faut que les gens de l'arrière, ces civils, dont Forain disait : tiendront-ils? aient le courage de se saigner eux-mêmes, et donnent à l'État ce qui, plus que jamais, est le nerf de la guerre.

*
* *

Les bénéfices de la maison Krupp ont été de soixante et quelques millions pour l'exercice clos. Année exceptionnelle, et qu'on ne reverra

jamais. Il a été distribué 12 p. 100 de dividende. C'est bien peu de chose, si l'on pense aux catastrophes, aux destructions, aux massacres que représente cette somme. Au prix où sont les canons et les obus, le bombardement des cathédrales, des hôtels de ville, et des musées, est pour rien. Et le rendement du projectile est magnifique. Le Kaiser qui a des capitaux dans l'usine d'Essen va faire de bonnes rentrées. Il est doux de mener de front ses intérêts et sa gloire. Commis-voyageur de la maison, il va pouvoir en placer les produits manufacturés dans tout l'Orient, vers lequel il dirige ses armées. Comment refuser une commande à un solliciteur, qui apporte dans le pays les bienfaits de la Kultur?

La longue traînée de sang, les ruines échelonnées sur son passage, attestent son excellence. La supériorité du génie allemand éclate dans sa puissance destructrice. Qui pourrait se flatter de l'égaler, dans l'art de tuer, de naufrager et d'incendier? Et ainsi liées par la guerre, l'usine tirant de la bataille ses bénéfices, et la bataille tirant de l'usine ses avantages, la guerre et l'usine se prêtent une mutuelle assistance. Essen, avec ses immenses ateliers, ses hautes cheminées empanachées de fumée, son

peuple d'ouvriers s'activant à la création du matériel de guerre, symbolise cruellement l'Allemagne, qui ne compte que sur la violence pour assurer sa domination. Mais, puisque l'impôt sur les bénéfices de guerre a été institué en Allemagne, il est à supposer que c'est par Krupp que la perception va commencer. C'est une faveur qui lui est due.

*
* *

Sarah Bernhardt vient de faire sa rentrée au théâtre, après l'affreuse opération qu'elle a si vaillamment supportée. La grande artiste, comme cette admirable victoire de Samothrace qui orne le grand escalier du musée du Louvre, est plus belle et plus touchante encore d'être mutilée. Les applaudissements du public lui ont prouvé toute l'affectueuse admiration qu'elle inspire. Elle représente la cathédrale de Strasbourg, dans un poëme symbolique d'Eugène Morand. Elle s'y montre puissante et inspirée, comme le comporte le sujet et l'exige la situation. Elle annonce la victoire, et pronostique la chute de l'aigle noir prussien percé par la flèche de fer du vieux Munster. La présence de

Sarah Bernhardt sur la scène de son théâtre achève de donner une apparence d'animation à la vie théâtrale à Paris. Mais, hélas, ce n'est qu'une apparence. Et tant qu'il n'y aura pas de lumière dans les rues, la nuit, pour guider les passants, et pas de voitures, pour rentrer chez soi, à la sortie des théâtres, la vie dramatique ne sera pas assurée et complète.

*
* *

L'ingéniosité artistique de nos soldats, dans les tranchées, s'est manifestée par une quantité d'ouvrages variés exécutés pendant les heures de repos et qui viennent d'être exposés dans la salle du Jeu de Paume, aux Tuileries. Avec les débris des projectiles allemands, nos poilus ont fabriqué les objets les plus élégants et les plus curieux. Bagues serties avec des morceaux d'aluminium, palmes ciselées sur des fragments de cuivre, presse-papiers utilisant des éclats de bombes, coupe-papiers établis avec des baïonnettes brisées. Tout ce que la furie des hommes a inventé pour la destruction de leurs semblables, a été utilisé par le talent et la patience de nos soldats pour l'agrément des yeux et la

satisfaction du goût. Les bagues sont particulièrement curieuses. Elles sont faites avec le platine des fusées d'obus, et ornées des armes et des couronnes qui ornent les boutons d'uniforme des soldats allemands. Certaines, avec la couronne impériale des boutons de la garde, sont tout à fait jolies. On se figure, pendant les longues heures de stationnement dans les bivacs, nos braves occupant leur loisirs et trompant leur ennui en travaillant à ces menus ouvrages. Je jurerais bien que dans les cantonnements et les tranchées allemandes, on ne trouverait pas l'équivalent de cette intelligente application. Le public a fait grand accueil à cette exposition. Il s'y est bousculé avec entrain, et il a acheté les objets exposés, qui seront de précieux souvenirs de ces temps tragiques, et un témoignage éclatant de l'énergie et de la belle humeur avec lesquelles ils ont été supportés.

*
* *

Je rencontre de temps en temps l'abbé Wetterlé, sur le boulevard, et je cause volontiers avec ce grand patriote, qui est un propagateur de

confiance et d'énergie. Il m'a dit hier : la guerre devrait-elle durer deux ans encore, il faut tenir bon. Mais il y a de grandes chances pour qu'à la fin de l'été prochain, cela soit fini. Je pense comme l'abbé Wetterlé, et il ne me paraît pas possible que cette folie meurtrière agite l'Europe et l'Asie pendant plus de deux ans. Ce sera déjà formidable d'avoir supporté pendant vingt-quatre mois, ce cauchemar sanglant.

L'abbé Wetterlé évalue à quatre cents milliards la fortune réalisée de l'Allemagne. Il explique que la plus grande partie des capitaux des grandes banques ont été engagés dans les entreprises industrielles et commerciales de l'Allemagne, et que le coup mortel que la guerre a porté à ces entreprises, amènera quand la paix aura été conclue, des catastrophes incalculables. Le *Temps* a fait, dans sa partie financière, une analyse très serrée des dires de l'abbé Wetterlé. Il en retient, comme exacte, une partie. Il en conteste une autre partie, et c'est justement celle qui me paraît la plus vraisemblable, à savoir que les banques françaises avaient deux milliards de fonds engagés dans des opérations de report, en Allemagne, au moment de la guerre, et que le moratorium n'avait eu d'autre cause, que la nécéssité de laisser à ces

Banques le temps de se dégager. Comment l'ont-elles pu, et, même, l'ont-elles pu? C'est un mystère impénétrable. Que les capitaux placés à l'étranger, en Suisse, par exemple, au moment où la menace de l'impôt sur le revenu effraya tant de Français, aient servi à alimenter les places allemandes. Cela n'est pas douteux.

Les Banques étrangères payaient à leurs déposants 2 1/2 au plus d'intérêts, et trouvaient 8 et 9 0/0 d'intérêts en Allemagne. Comment résister à la tentation de toucher de si beaux bénéfices? Si les grandes banques françaises étaient engagées dans les mêmes conditions, ainsi que le prétend l'abbé Wetterlé, on peut mesurer le tort que la politique financière du parti radical socialiste a fait au pays. L'argument dont use le *Temps* pour réfuter le dire de l'abbé Wetterlé est celui-ci : comment, si les Banques avaient eu leurs capitaux engagés en Allemagne, le moratorium aurait-il pu être supprimé? Je ne me charge pas de résoudre ces énigmes financières. Je crois que l'internationale des banquiers est bien plus assurée que celle des ouvriers. Il doit y avoir des canaux secrets et invisibles, par lesquels l'argent passe d'un pays dans un autre, sans que rien puisse l'empêcher de s'écouler. Mais je m'arrête, parce

que je vais dire des choses énormes, et bien inutilement car la censure est là, qui les coupera impitoyablement. Restons donc sur les encourageantes assurances du grand patriote alsacien. Soyons confiants, soyons fermes. Et de plus, concevons la réconfortante pensée que l'Allemagne sera assez riche pour payer tous les dégâts que sa rage destructrice aura causés.

* * *

La neige a fait son apparition à Paris, ce matin, 16 novembre. Ce n'était qu'une manifestation éphémère, car les flocons fondaient à mesure qu'ils touchaient le pavé. Néanmoins, c'est la première sommation de l'hiver. Puisse-t-il n'être pas trop rude et épargner nos braves dans les tranchées, et aussi notre patiente, sage et courageuse population, qui attend, dans les privations, la fin de cette guerre sans merci. Il faut donner, Parisiens, mes frères, pour que la souffrance des pauvres gens soit allégée, pour que les enfants ne soient pas malades, et que les mères puissent attendre sans trop de peines, le retour des maris et des fils, qui combattent pour défendre le pays. Nous entrons dans les

jours sombres et courts, où le soleil paraît à peine, où l'obscurité ajoute à la tristesse. Il y a trois mois terribles à passer. Après janvier, la clarté reparaîtra, le temps se fera plus propice, et, avec les beaux jours, reviendra plus forte et plus sûre, la confiance dans la victoire.

*
* *

La guerre dans les Balkans et la marche sur Constantinople auront pour résultat de prolonger les hostilités, et par cela même de ruiner plus sûrement les forces des Empires du centre. Arrivés au moment où leurs ressources ne peuvent que s'épuiser, tandis que les nôtres s'accroissent, la rupture d'équilibre entre la résistance des Impériaux et celle de la Quadruple Entente ne peut que s'accentuer. La prolongation de la guerre, quelles qu'en soient les péripéties, fussent-elles même éclatantes pour les Impériaux, amènera sûrement la défaite de nos ennemis. Et alors quel sera le sort des Balkaniques liés au colosse réduit à merci? De quel prix leur trahison, leurs réticences, leur pusillanimité, seront-elles payées? Sera-ce le Kaiser, qui a promis publiquement

la Serbie et le Monténégro à tous ses alliés, et qui secrètement a distribué la Roumanie, la Grèce, et Constantinople à son allié bulgare? Voilà bien des peaux, dont les ours courent encore! Mais ces chimériques partages, qui ne sont un secret pour aucun des États Balkaniques, ne devraient-ils pas paraître ce qu'ils sont en réalité : la marque d'une incohérence, qui ne peut pas conduire à des résultats triomphants.

Dans la passe où il se trouvait, battu à l'Ouest, arrêté à l'Est, le Haut Seigneur de la Guerre, avait promis plus que Constantinople, plus que le croissant, toute la lune, à la Bulgarie, pour la décider à combattre, et à la Grèce et à la Roumanie, pour obtenir qu'elles ne combattent pas. Mais, quand il faudra en venir au règlement et que les Balkaniques réclameront leur salaire, qui fera les frais de l'opération? Il y a, en ce moment, un peu de confusion. Une fois de plus la Quadruple Entente a été prise au dépourvu, mais elle surmontera les difficultés présentes, comme elle s'est tirée de toutes les difficultés passées. La Serbie pourra être occupée, comme l'est la Belgique et le Nord de la France. Mais l'heure de la victoire sonnera, sur le Vardar ou la Morava, comme

elle a sonné sur l'Yser et la Dwina. Il n'y aura plus à aller au bois, les lauriers seront coupés. Et c'est aux Serbes et aux Monténégrins qu'ils serviront à tresser des couronnes.

⁂

Des *matinées nationales*, organisées à la Sorbonne en faveur de l'œuvre la *Fraternelle des Artistes*, ont lieu chaque Dimanche, devant un grand concours d'assistants qu'attirent les programmes très attrayants qui sont habilement composés par les organisateurs. Une allocution est faite à la fin de la matinée, par un personnage célèbre ou important. Dimanche dernier 14 novembre, c'était à M. le docteur Doyen qu'avait été confié le soin de faire la conférence. On sait que le docteur Doyen parle avec facilité. Quand il s'agit de ses confrères et de lui-même, il est intarissable. C'est un très habile opérateur, un homme à idées, et qui a inventé en chirurgie des appareils utiles, et en médecine des méthodes nouvelles. Le moyen d'être aimé, pour les hommes de science, n'est pas de marcher à l'encontre des idées reçues. On n'aime pas beaucoup les

novateurs. Ils dérangent la symétrie des systèmes et troublent la quiétude des pontifes.

Dans la médecine, spécialement, il faut avoir cent fois raison pour persuader. Et toute tête qui s'élève est instantanément frappée. On a le souvenir des querelles de Pasteur avec la médecine officielle, et le professeur Peter alla, à propos de son traitement de la rage, jusqu'à l'appeler assassin. Le docteur Doyen, toute proportion gardée, a eu à subir quelques mécomptes de la part de ses grands confrères. Peut-être a-t-il, à de certains moments, manqué de doigté, de discrétion et de modération. Bref, il est devenu la bête noire de l'Académie, et il la traite, en retour, sans indulgence. Ayant à parler devant un grand public, en pleine Sorbonne, le docteur Doyen n'a pas perdu une si belle occasion de dauber sur ses adversaires. A propos de congrès à l'étranger, il a trouvé moyen de faire, entre les savants qui y représentent les autres nations, et les délégués de la France un parallèle qui n'était pas à l'avantage de nos nationaux. Il a indiqué que nos savants officiels étaient bien peu de chose auprès d'un Wirschow... Et là-dessus, l'auditoire a commencé à devenir houleux, et le docteur Doyen a été si énergiquement conspué, qu'il a fallu jouer la

Marseillaise pour le sortir d'embarras. Je viens de dire assez de bien du docteur Doyen pour ne pas être soupçonné de l'attaquer systématiquement. Mais les organisateurs de la matinée ont été bien imprudents de laisser carte blanche à un pareil iconoclaste. On pouvait être sûr que livré à lui-même, et à la Sorbonne, il casserait les carreaux. Il n'y a pas manqué. Seulement les morceaux lui sont tombés sur la tête, et il a été fortement écorché. Docteur Doyen, rappelez-vous, qu'avant tout, dans ce pays-ci, il faut être officiel et qu'on y a horreur des prophètes.

*
* *

Deux jeunes femmes causent ensemble, sur le boulevard de la Madeleine. Elles sont mises à la dernière mode : jupe cloche courte, bottines en drap blanc, corsage de forme militaire, chapeau-bonnet orné d'une haute plume. L'une d'elle, brune, les yeux bleus, jolie, frappe du pied avec colère, et de sa fine bouche les mots partent rageurs :

— Oui, ma chère, il est pessimiste, débineur, froussard et démoralisant. Rien ne va.

Les chefs sont nuls, les soldats ne veulent plus marcher, l'intendance est au-dessous de tout, et les munitions manquent pour les canons qu'on n'a pas! Et toute la journée, il me raconte ces histoires déprimantes. Il me rend folle! Qu'est-ce que tu ferais à un homme comme celui-là?

L'autre, une grande blonde, l'œil noir, qui écoutait, impassible, prend le temps de réfléchir, sourit et répond :

— Moi, je le tromperais, sans hésiter, avec un poilu!

Je n'en ai pas entendu davantage. Les deux jeunes femmes s'étaient aperçues que je les écoutais. Pauvre pessimiste, qui, sans doute possible, est un mari. Heureux poilu!

*
* *

Il y a dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, des courants de chance ou de guigne, contre lesquels rien ne prévaut. Les mesures les plus sages, les plus habiles, les mieux combinées sont de nul effet. Les imprudences, les négligences, les maladresses tournent heureusement et amènent des résultats favorables. Telle circonstance, tel événe-

ment qui devait déterminer une catastrophe, tourne en succès. Et c'est là que se marque l'influence mystérieuse du destin que les chrétiens nomment la Providence, et les incrédules le hasard. Depuis le commencement des hostilités, tout ce que nous avons fait d'absurde, de mal conçu, de téméraire, et qui aurait dû nous perdre, nous a valu, en fin de compte, des avantages. Les Allemands, préparés depuis quarante ans, à cette guerre que nous avions jugée impossible jusqu'à la dernière minute, ont manqué leur attaque foudroyante, et reçu à la bataille de la Marne un coup sur la tête si bien appliqué, qu'ils n'ont jamais pu s'en remettre.

Dieu sait, cependant, si, à la bataille de Charleroi, nous avions été maltraités! Deux millions d'Allemands sur le corps et une retraite de quinze jours, exécutée avec huit cent mille hommes, battus, éreintés, et pas contents! Toutes les chances pour les Allemands : la cohésion, le nombre, l'ascendant de la victoire, une brutalité sans bornes, un matériel écrasant, des généraux sûrs d'eux-mêmes. Et la France est victorieuse.

Sur l'Yser, les troupes allemandes arrivées à l'extrême-gauche de nos lignes forment une masse de choc de huit cent mille hommes.

Pour tenir tête à cette ruée, les bataillons décimés des Belges, « la méprisable petite armée anglaise », quelques divisions de réserve de d'Urbal et de Foch, les fusiliers marins de Ronarch. Combats épiques, dont l'issue ne devrait pas être douteuse. Dixmude en cendres, les Allemands écrasant tout sous leur masse. Cependant les alliés résistent et sont vainqueurs. Échec du Kaiser.

Et partout, depuis dix-sept mois, c'est ainsi. Comment expliquer ce tour particulier que prennent les événements? Marche contre la Russie, conquête de la Serbie, exode sur Constantinople, toutes les fantasmagories stratégiques de Guillaume réalisées et malgré tout stériles. Voyez quel paradoxe dans la situation des deux adversaires. Les Allemands sont incontestablement victorieux, en fait. Nul ne peut contester qu'ils aient gagné des batailles nombreuses. L'agence Wolff, elle-même, n'en connaît plus le nombre, tant elle en a ajouté de fictives, aux véritables. La Russie est occupée jusqu'à Dwinsk et Riga. La Belgique, et tout le Nord de la France sont au pouvoir de l'ennemi. Les Balkaniques sont vaincus, ou prosternés dans la terreur, la Turquie est vassale. Tout atteste le triomphe.

Et cependant les vainqueurs ne parlent que de faire la paix. Ils font interroger leurs adversaires, par les neutres, par le Saint-Pontife, par leur bon vieux Dieu, s'il se pouvait. Les adversaires ne veulent entendre à rien, qu'à combattre. Les Allemands, qui sont victorieux, n'ont donc qu'à agir, comme le font habituellement ceux qui sont maîtres de le victoire, à imposer leurs conditions aux vaincus. Et, c'est là que l'invraisemblance de la situation éclate, les vainqueurs ne peuvent rien imposer, ils ne sont maîtres de rien, et leur triomphe n'est gonflé que de vent.

Je ne crois pas que jamais, dans l'histoire, une situation pareille se soit produite : des vainqueurs impuissants à liquider leur victoire et à en tirer tous les avantages qu'elle comporte. Mais alors vont dire les logiciens, c'est donc que ces prétendus vainqueurs, ne le sont pas, et que leur triomphe n'est qu'apparence. Il faut bien en arriver à cette conclusion et constater que Guillaume campé dans ses conquêtes, dont il a fait des déserts arrosés de sang et parsemés de ruines, n'est avec tous ses gages que le prisonnier de sa mégalomanie. Harassé par la lutte, il lui faut la reprendre jusqu'à épuisement total de ses forces, et, quelque doive

être l'effort à faire, sentir son sang couler, sous son armure, et attendre la mort.

Et cette conclusion justifie les prémisses ainsi posées plus haut, à savoir que rien ne prévaut contre les influences secrètes qui régissent l'humanité et qui corrigent les fautes des peuples, à condition que ceux-ci marchent dans un certain sens et en vertu de certains principes. La victoire des alliés sera une éclatante réaction du progrès social contre la barbarie organisée et méthodique des Germains. La défaite eût été un recul de cinq cents ans en arrière. Il était impossible. L'humanité entière s'est cabrée et a tendu toutes ses énergies pour empêcher une catastrophe pareille. Et c'est de cet effort sourd, invisible, mais tout puissant qu'est résultée la faveur indéniable, sorte de courant dynamique, qui a soulevé les alliés, aux heures mauvaises, et leur a donné la force de triompher.

Comme il faut, toujours, tout expliquer, et que nulle explication matérielle de notre chance, n'était acceptable, on a inventé une explication spiritualiste et le « miracle » a fait son apparition. Appelez cela le miracle, ou la veine, c'est la même chose (sous un vocable différent). Logiquement, les Allemands avaient

bien préparé leur guerre, et ils devaient réussir. Ils ont échoué, parce qu'au jeu de la guerre, comme à tous les jeux, il y a une part de chance qui domine la partie et peut en modifier le résultat. Et rien ne prévaut contre la chance, ni le talent, ni la bravoure, ni la persévérance.

En 1870, nous avions la chance contre nous. Toutes les fautes de nos ennemis, et Dieu sait s'ils en firent ! tournaient favorablement pour eux. Cette fois, c'est notre tour. Et l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, l'atroce Cobourg, tout ce qui s'est tramé de monstrueux, de perfide et de lâche, contre nous, l'aura été en pure perte. Les signes de la victoire ont paru, dès le premier jour, dans le ciel.

*
* *

En se promenant sur les boulevards, on est frappé par le grand nombre de lieutenants et de capitaines qui sont décorés de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur. Sur ces jeunes poitrines le ruban rouge fait bien. L'air martial et décidé de ceux qui le portent, les blessures dont ils souffrent, sont la sûre preuve que cette décoration a été méritée et que ce

n'est qu'à la valeur qu'elle a été donnée. Notre ordre national avait besoin de ce bain d'héroïsme. On ne le donnait plus qu'à la faveur. Le mérite s'en passait, s'il était réactionnaire. Le talent n'avait aucun droit. Il fallait être dans les eaux gouvernementales. On connaît des hommes de la plus rare valeur, qui sont l'honneur des lettres ou des sciences, et qui ne sont pas décorés. C'était extrêmement regrettable pour la Légion d'honneur.

Pour ces parias, ce l'était moins. Qu'un membre de l'Académie Française, auteur de vingt volumes de première qualité, ne soit même pas chevalier, cela n'a pas, pour lui, grande importance. Mais comme cela est regrettable pour le Gouvernement. Je me rappelle, étant Président de la Société des auteurs, avoir été rue de Valois, demander au secrétaire d'État, qui présidait aux Beaux-Arts, la rosette d'officier, pour un des plus brillants et des plus originaux de nos auteurs dramatiques. Le fonctionnaire fit un bond, et effaré me répondit : « Oh ! y pensez-vous ? Mais il n'est pas de nos amis ! » Toute la tare du régime, est contenue dans ces quelques mots : il n'est pas de nos amis ! C'est avec des restrictions pareilles qu'on en était arrivé à déconsidérer cet ordre magnifique. La guerre l'a

relevé, le sang l'a teint à nouveau d'une pourpre splendide. Il vaut la peine qu'on meure pour le conquérir. Et si quelque regret peut naître dans la pensée de ceux qui le méritaient, et ne l'ont pas obtenu, c'est en le voyant porter par tous ces jeunes héros.

*
* *

Les marmottes, au moment où la neige commence à tomber sur les Alpes et où la saison devient dure, se cachent dans les trous des rochers et des arbres, et s'endorment pour hiverner. Les tortues font de même, dans la terre, s'enfouissent d'autant plus profondément que le froid doit être plus rigoureux. Un instinct secret les avertit.

Je crois qu'il faut que nous fassions, comme les marmottes et les tortues et que nous nous résignions à nous terrer et à nous immobiliser pour trois mois. Si, nous pouvions, comme ces bêtes, nous endormir, et ne nous réveiller que quand le moment de revivre sera venu. Car l'attente des événements, dans laquelle nous allons demeurer, pendant trois mois, équivaut à la suppression de l'existence. Il faut que

l'hiver passe, que le temps s'écoule, et que l'instant favorable arrive, pour que la situation se modifie. Kitchener a dit : au mois de mars, j'aurai quatre millions d'Anglais sous les armes, et je pourrai fournir du matériel et des munitions, à six millions de Russes.

On le voit, c'est bien la durée de l'hiver. Au mois de mars, la dernière phase de cette guerre effroyable commencera. Nos alliés anglais qui avaient tout à créer, puisqu'ils ont été pris au dépourvu par l'explosion d'août 1914, auront mis sur pied des armées, fabriqué un matériel immense, et seront en mesure d'armer les Russes, qui depuis le commencement des hostilités se battent sans armes et sans munitions. Comment hésiter devant le résultat certain, mathématique de l'effort industriel et militaire entrepris par la Grande-Bretagne ? Comment douter de l'écrasement des Allemands, quand les Russes pourront mettre en mouvement les masses dont ils disposent, et qui sont restées inutilisées, parce qu'il n'y avait pas de fusils pour les armer? Il faut que les Allemands soient frappés de démence pour espérer se tirer d'affaires quand ils auront sur le dos les armées réunies des Anglais, des Français, des Russes et des Italiens, sans oublier

les admirables Serbes qui n'ont pas dit leur dernier mot. Il est matériellement impossible qu'ils sortent indemnes de cette bagarre. Si bons soldats qu'ils soient, les Allemands ne tiendront pas, même retranchés, quand ils auront à se battre un contre trois. Ils savent bien qu'à nombre égal, il ne nous ont jamais battus.

A Charleroi, pour nous vaincre, ils étaient cinq contre un. A la Marne, ils étaient trois contre un. Sur l'Yser, ils étaient quatre contre un. Et ils n'ont pu venir à bout de notre résistance. Le jour où l'équilibre des forces sera rompu à notre avantage, et ce sera au mois de mars, la guerre changera de face. Et ils le savent. Voilà pourquoi ils s'agitent si fièvreusement pour faire la paix, pendant qu'ils ont encore l'apparence de la victoire. Voilà pourquoi, il faut que nous fassions comme les marmottes et les tortues, et que nous passions l'hiver patiemment, dans nos trous, en attendant l'arrivée de la saison nouvelle, et l'épanouissement des forces anglaises et russes. Pendant les trois mois qui vont s'écouler, Guillaume pourra faire le rodomont, dans les Balkans, tramer, avec son compère Ferdinand, le Bertrand dont il est le Robert Macaire, les infamies et les

atrocités, et même les commettre. Tout sera vain. Ce n'est pas aux portes de l'Orient que la querelle entre les civilisés et les Barbares se règlera. C'est en Flandre et en Pologne. Armons-nous de patience, cuirassons-nous de résolution. Et attendons l'heure du Destin.

*
* *

Il ne faut pas se lasser de protester contre l'affirmation sans cesse renouvelée par les Impériaux, que ce sont les Alliés qui les ont attaqués. Ce mensonge ne date que du jour de la défaite. Avant d'avoir vu sa marche foudroyante arrêtée par le coup de massue de la Marne, l'Allemagne, son Kaiser, le Bethmann, le Jagow et toute la séquelle des Teutons teutonisants avouaient insolemment que c'étaient eux qui partaient en guerre pour mettre l'Europe sous leurs talons. C'était le beau temps où les traités ne valaient pas plus que des chiffons de papier, où la nécessité créait le droit, où la violation de la neutralité belge était une question de vie ou de mort, où les pauvres Français allaient se voir casser les os.

Au lendemain de la défaite, changement

de ton, général et immédiat : Ce sont des ennemis envieux et méchants qui ont déclaré la guerre à l'Allemagne et qui veulent la détruire. Depuis, en toutes circonstances, le même thème a été abondamment développé dans les harangues nombreuses du Kaiser, dans les déclarations de ses agents, et dans les amplifications de la Presse. C'est un mot d'ordre qui a été donné, et il est entendu, désormais, que la Quintuple-Entente est responsable de l'agression qui a été surtout préparée par l'Angleterre. Quant à l'Allemagne, douce Gretchen aux cheveux blonds et aux yeux bleus, elle n'est qu'une innocente victime.

Aujourd'hui que les sourdes menées pour préparer une paix impérieusement nécessaire sont commencées, le thème de la provocation est repris par tout le chœur, l'orchestre, et les solistes de l'Allemagne. Ce vieux reître d'Hindenburg, battu à plates coutures par les Russes devant Dwinsk, fait sa partie, comme les autres, dans la symphonie, et jure par tous les « donner » et les « teuffel », que ce sont les Alliés qui ont commencé et que, insuffisamment mâtés, il faut les écraser tout à fait. Il sait bien, cependant, que c'est impossible! et que, comme Tircis, il faut songer à la retraite. Mais, de même que

toute la gémissante Germanie ne cesse plus d'attester le vieux Dieu, qu'elle a été attaquée, nous ne devons pas, nous, cesser de répéter que c'est elle qui nous a assaillis. Le monde entier est fixé sur ce point d'histoire. Le guet-apens, préparé de longue main, par l'Allemagne et ses Pangermanistes, est flagrant. Mais le Teuton est menteur de nature, il ne recule jamais devant un mensonge, et à force de mentir, il espère que, comme de la calomnie, il en restera toujours quelque chose. Du reste, il n'y a qu'un argument qui serve : si nous avions été tant soit peu préparés, les Anglais et nous, il y a beau temps que la guerre serait finie, et que l'Allemagne serait à genoux dans la poussière. C'est parce que nous ne croyions pas à la guerre, que nous étions totalement désarmés. Et ceci est la preuve évidente, indéniable, de notre innocence, et de la duplicité de l'Allemagne.

*
* *

La quantité de sottises qui ont pû être dites à propos de l'Emprunt, est vraiment extraordinaire. Le lendemain même du jour où la souscription était ouverte, une personne est arrivée

chez moi, s'écriant : il y a trente-cinq milliards de souscrits! j'ai vainement essayé de lui faire comprendre, d'abord, que personne, pas même M. Ribot, ne pouvait savoir ce que produirait l'emprunt, dont la souscription devait durer encore deux semaines, et ensuite qu'il était matériellement impossible que l'on souscrivit une somme aussi colossale, pour l'excellente raison qu'elle n'était pas disponible. En effet, on sait exactement le nombre de billets de banque en circulation, et le chiffre des pièces d'or et d'argent. En tenant compte de ce qui reste enfoui dans les tiroirs, les bas de laine, les pots de confiture, et toutes les différentes cachettes, en numéraire, papier ou métal, il n'est pas à la disposition des souscripteurs, de quoi emplir les caisses de l'État, dans de semblables proportions. Il entrera au Trésor, de grosses sommes, en bons de la Défense, en rentes 3 p. 100 et 3 1/2 p. 100. Mais si l'argent frais, versé par les souscripteurs, s'élève à huit milliards, ce sera magnifique. Il restera une somme, au moins égale, dans les réserves des thésauriseurs qui ne peuvent pas se décider à donner leur argent. Ce sera pour une nouvelle souscription, si un second Emprunt est nécessaire. Car, on ne se doute pas du nombre de

gens très riches qui se refusent à porter leur argent à l'État.

J'ai entendu des millionnaires s'écrier avec angoisse : Mais si l'État faisait banqueroute? Eh bien! Braves gens, ce jour-là, comme vous seriez ruinés, à plat, et sans recours, vous avez bien tort de ne pas essayer de vous sauver d'un tel danger, en commanditant l'État, votre défenseur. Je sais des gens qui se vantent d'avoir dans leur coffre-fort, cinq cent mille francs toujours prêts pour n'avoir qu'à filer en automobile, et qui ne souscrivent pas à l'emprunt, « parce qu'il est imprudent de se dessaisir de ses disponibilités ». Ce sont les mêmes qui disent : En temps de guerre, il ne faut rien payer de ce qu'on doit, et garder son argent, pour profiter d'une bonne occasion qui se présente. Ah! l'espèce humaine a des aspects bien horribles, et il ne faut pas moins que la parure d'héroïsme jetée sur elle, par les admirables combattants, pour faire oublier ses tares et ses vilenies.

*
* *

En ces temps de guerre acharnée et féroce, pendant que toute la population de la Serbie

erre sur les chemins montagneux et par les âpres forêts qui conduisent en Albanie, il n'est question que de la paix. Et toutes ces rumeurs d'arrangements, de conciliation et de détente nous viennent d'Allemagne, par des voies détournées. Toutes ces tentatives rencontrent le plus glacial accueil. Le pacte de Londres lie les Alliés, et il n'y a rien à faire tant que l'accord des puissances ne sera pas établi en ce qui concerne la cessation des hostilités. Ce qui est à redouter, c'est que les Allemands, pour nous amorcer ne nous offrent, avant tout pourparler, la rétrocession de l'Alsace-Lorraine. Il en est parlé dans les journaux des neutres, qui se sont ouverts largement aux communications allemandes sur cette question de la paix. On ne parle pas encore de la restitution complète, mais d'un fragment de l'Alsace *française*. Qu'est-ce à dire? Nous croyions sur la foi des attestations allemandes que jamais l'Alsace n'avait été française à aucun degré, ni à aucun titre, et qu'elle était *germaine*, de race, d'éducation et de tendance. On voit là, clairement, l'insidieux procédé des Allemands pour dissocier le bloc allié, et amener des désaccords dans la résolution de la Quintuble-Entente. Mais ce ne peut être que tentative vaine.

Il ne s'agit pas qu'on nous rende l'Alsace et la Lorraine. Nous devons les reprendre, de haute lutte, et de façon si violente qu'il ne puisse plus être jamais question de nous les arracher, dans l'avenir. L'Alsace et la Lorraine ne peuvent pas servir de monnaie d'échange entre l'Allemagne et la France. Tout ce qui est sur la rive gauche du Rhin appartient à la Gaule. L'afflux germain n'a franchi le fleuve qu'à la faveur des incursions, invasions, multipliées pendant le cours des siècles. Mais la fantaisie politique d'une nation de proie ne peut pas bouleverser la géographie, changer les races, et transformer les individus. La Germanie a toujours été et sera toujours sur la rive droite du grand fleuve, et la Gaule sur la rive gauche. Les Allemands, qui ont des prétentions à la connaissance de l'histoire ancienne, n'ont qu'à prendre les commentaires de César, *de bello Gallico*, et à les relire. Il y trouveront tout d'abord nombre de circonstances, de faits et d'événements qui rapprochés de la guerre actuelle, éclairent la conduite des modernes Teutons d'une lumière éclatante. Ce sont toujours les mêmes brigands, identiques à eux-mêmes. Puis ils y constateront que déjà la Gaule s'étendait jusqu'en bordure du Rhin, ligne de partage

des deux peuples Gaulois et Germain. Et lorsque le maréchal de Turenne disait qu'il fallait brûler l'Alsace jusqu'à ce qu'il n'y restât plus un seul Allemand, il employait le procédé dont usent les apiculteurs lorsqu'ils veulent débarrasser leurs ruches d'une intrusion de frelons et de guêpes qui ont chassé les abeilles, et qui dévorent le miel.

L'offre de l'Alsace-Lorraine, comme cadeau de paix, serait très dangereuse, parce que les pacifistes, les déprimés, les tièdes, trouveraient là un prétexte à supplications, à attendrissements et à mollesses. Et il ne faut, à aucun prix, que nous transigions avec notre devoir qui consiste à mener le combat jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'écrasement du militarisme allemand.

— Mais, Monsieur, il a coulé assez de sang, il y a assez de décombres, et de ruines, L'Europe marche à la banqueroute. Il ne restera plus d'hommes. Toutes les familles seront en deuil. Ce sera la débâcle de l'humanité !

— Ce sera ce que cela devra être. Il ne restera que des cendres, des armes brisées, des tombes, et de la misère, mais la liberté du monde sera arrachée à ces Barbares qui veulent la détruire. Tout serait préférable à l'apothéose

de la morgue hargneuse, brutale et insolente du Pangermanisme. Mieux vaudrait un croûton de pain sous une hutte de branchages, que l'aisance sous la cravache des hobereaux prussiens. Défions-nous des offres allemandes, mielleuses, hypocrites et fallacieuses. Au lendemain d'un accord, le Teuton se redresserait, plus furieux de sa servilité d'un jour, et il faudrait recommencer à se battre, ou tolérer sa grossièreté. Épargnons à nos enfants les horreurs d'une guerre nouvelle, plus atroce encore de l'expérience acquise dans le maniement des engins de massacre.

Nous avons les Allemands au bout de nos fusils, ne désarmons pas, avant de les avoir mis à bas. Ce n'est plus qu'une affaire de patience. Avant six mois, le colosse sera renversé. Mais surtout défions-nous de ses insidieuses propositions, et de ses avances traîtresses. Rien de bon ne peut nous venir de lui. Il est fourbe, il est cruel et il est menteur. Ulysse, pour ne pas entendre le chant des sirènes, en traversant les parages où elles habitaient des roches harmonieuses, s'était fait boucher les oreilles avec de la cire. Les Teutons ne sont pas les sirènes, il s'en faut, mais ne les écoutons pas, tout de même.

*
* *

Mon Dieu, que j'aurais donc voulu pouvoir dire un peu de bien du Pape. Mais, c'est comme un fait exprès, depuis que Léon XIII est mort, nous avons une suite de souverains Pontifes qui ne sont pas précisément des protecteurs de notre pays. Le Pape Pie X avait ruiné délibérément l'Église de France, en l'obligeant à refuser les cultuelles, contrairement à l'avis de tout le parti catholique, le Pape Benoît XV... La douleur aurait dû nous être épargnée d'avoir à dire ce qu'a fait le Pape Benoît XV pour favoriser les protestants d'Allemagne, au détriment des catholiques de France. Le moins qu'on puisse constater, c'est que le chef de la chrétienté est, au point de vue religieux, le pendant de ce qu'est le Président Wilson, au point de vue diplomatique. Les deux font la paire. Et c'est une paire qui ne va pas à notre pointure.

La fille aînée de l'Église aurait pu espérer que dans la passe tragique où elle se débat héroïquement, elle trouverait du côté de Rome un secours spirituel. On sait quels sont les encouragements qu'elle a reçus. Et voici, pour couronner le tout, qu'ayant des cardinaux étrangers

à nommer, Benoît XV n'hésite pas, et choisit deux Allemands. Nous avions en France, très Saint-Père, des évêques qui, au milieu de la plus effroyable des guerres, se sont comportés comme des héros, et dévoués comme des saints. Au moment où la France est crucifiée, pour avoir voulu racheter au prix de son sang, la liberté du monde, il eût été beau et grand de la récompenser de son glorieux martyre, en élevant à la pourpre un de ses vivants apôtres. Benoît XV a donné à la France sur son calvaire le soufflet de la nomination des deux Allemands.

Ceux qui conseillent le Pape sont bien mal inspirés. Et pour achever l'œuvre, ils l'ont poussé à faire allusion dans son discours au Consistoire, à une restauration du pouvoir temporel. Souverain Pontife, quand le pouvoir temporel existait, le Pape avait une armée et c'étaient surtout des Français qui la recrutaient. On les appelait zouaves du Pape. Ils furent héroïques avec le général de Charrette, pendant la guerre de 1870. Après la guerre de 1915, il ne saurait plus y avoir de Français, au service d'un Pape allemand.

*
* *

Paris et la France sont dans l'angoisse, à cause des affaires de Serbie. Notre corps expéditionnaire échelonné, en avant de Salonique, sur le Vardar et la Tcerna, tient tête aux troupes bulgares, à l'armée Galwitz et éventuellement à l'armée turque. Car il y a en Macédoine et en Thrace, à l'heure présente, des masses turques, rentrées en triomphe, ramenées par les Bulgares. Comment nos cent cinquante mille Anglo-Français, avec Sarrail et Munro, vont-ils résister à toute cette tourbe d'assaillants? Réussiront-ils à tenir sur leurs positions?

Devant toute cette bigarrure cosmopolite de soldats de toutes races qui marchent contre nous, la petite armée de Salonique, seule, apporte aux Serbes le secours promis. Va-t-elle tenter de les défendre au risque de périr avec eux?

Ou bien, subissant l'ascendant de la prudence, qui conseille la retraite, nous déciderons-nous à partir de Salonique et à laisser le champ libre aux Impériaux qui pourront enfin aborder sur la rive Égéenne mettant fin, pour jamais, aux rêves asiatiques de la Grèce. Ah!

Constantin, pauvre roitelet, quelle occasion vous manquez d'être un grand prince! Au lieu de renier Venizelos et de le jeter en pâture aux rancunes de Guillaume, il fallait faire vôtre sa doctrine politique, et risquer de tout perdre, pour tout gagner.

L'avenir de la Grèce était à Sofia. Il fallait être fidèle au pacte d'honneur signé avec le noble Karageorgevitch, et passer sur le ventre du Cobourg pour aller tendre la main à la Roumanie, qui n'attendait que l'occasion de se jeter sur la Transylvanie, et de marcher avec les Alliés sur Vienne, pour y assurer la paix du monde. Au lieu de coopérer à la réalisation de ce plan magnifique, nous avons vu les Balkaniques se détacher de nous, sous la pression des événements et la suggestion de leurs intérêts immédiats, et nous restons seuls avec les Anglais, pour faire face à la coalition des Germano-Bulgaro-Turcs. Situation très difficile, et qui à brève échéance pourrait devenir périlleuse. Il faudra, pour y faire face, beaucoup de sang-froid, de courage et de bonheur. Nous verrons si le bonheur continuera à favoriser notre jeu, quoique nous passions notre temps à jouer au rebours du sens commun et en jetant, comme à plaisir, nos atouts.

*
* *

Sans les journaux étrangers et particulièrement la presse Suisse, nous ne saurions rien de ce qui se passe en Russie. La situation y est fort grave. Au moment de la marche victorieuse des Impériaux sur Riga et Pétrograde, la Société russe avait été émue au point que la faction qui gouverne avait failli être renversée. L'influence de la Douma et des Zemstvos se serait substituée à l'omnipotence bureaucratique. M. Gorémykine, qui représente l'élément réactionnaire et bureaucratique, a pris le dessus et est resté au pouvoir.

Vainement de Moscou un mouvement patriotique s'est manifesté, suscité par les Zemstvos, ou conseils provinciaux, qui pétitionnent avec ardeur, demandant au Tzar, uniquement, un gouvernement *national.* Sent-on ce qu'il y a de déchirant, dans cet appel de tout un peuple, vers le Tzar, son maître, son père, pour obtenir de ne plus être gouverné par des hommes qui sont aux mains des Allemands? Le Tzar, ignore cette situation, car s'il la connaissait, généreux, noble ét droit, comme il l'est, pas un instant il ne la tolérerait. Mais que faire contre une

bureaucratie, qui depuis deux siècles n'est recrutée que parmi les Allemands ou les partisans de l'Allemagne.

Depuis Pierre-le-Grand, la Russie est un peuple qui vit en tutelle de l'Allemagne. Comment s'arracher à la tyrannie des traditions, des idées, des goûts, des vices, d'une administration toute puissante? Il est à croire que cette guerre aura plus fait pour la libération politique de la Russie que plusieurs siècles de paix. La pendaison de Moussaïedoff, la mise en accusation de Soukomlinow, auront éclairé, ou éclaireront de lueurs fulgurantes les dessous de l'administration russe.

Il faut faire connaître, les faits qui nécessitent ce réquisitoire. Voici un extrait d'une correspondance du *Journal de Genève* qui donne une idée très atténuée de ce qui se passe en Russie, à l'heure actuelle :

La Russie reste profondément divisée. L'union n'est qu'un mot. Pour en refaire une réalité, il faudrait peu de chose : un ministère qui inspire confiance et, dans les provinces, des agents qui aient le respect de la loi. Cette chose si simple, les dirigeants russes ne la feront pas. Elle est au-dessus de leur compréhension. Il est vrai qu'elle équivaut pour eux à un suicide.

Le gouvernement russe est toujours ce gouvernement

du 30 octobre 1905, qui ne cède qu'à la nécessité pressante et qui reprend, à la première occasion, ce qu'il a été contraint de lâcher. L'histoire de ces dix dernières années le montre assez. Tout au début de la guerre, prévoyant les difficultés, redoutant l'ennemi intérieur, le gouvernement fut sur le point de faire les plus larges concessions. Un manifeste plus étendu que celui du 30 octobre fut projeté. Dès qu'on fut sûr, le 5 août, de la participation de l'Angleterre à la guerre, le projet tomba.

Vers le milieu d'août, proclamation du grand-duc Nicolas aux Polonais : le 17 septembre, manifeste du Tzar aux Arméniens : « Vous connaîtrez enfin les bienfaits de la liberté et de la justice » ; mais un ukase de novembre ordonne définitivement la russification de la Finlande, qui n'a pas besoin, elle, d'être ménagée en ce moment. Vers l'été, la situation extérieure s'aggrave, l'ennemi commence sa pénétration. On pend Moussaïedoff, on renvoie Maklakoff, Chtcheglovitoff et le ministre de la Guerre Soukhomlinoff, on convoque d'urgence la Douma. Au milieu de septembre, les choses s'améliorant, on la renvoie brusquement, sans souci des requêtes de tout le pays. On a fait miroiter l'égalité des droits aux yeux des Juifs, et, en attendant, on les traite comme du bétail. Perpétuel mouvement de flux et reflux, qui énerve les esprits, lasse les confiances les plus robustes.

En ce moment, nous sommes dans une période de « poigne ».

On prête au gouvernement l'intention de ne laisser la Douma réunie que quelques jours, le temps de voter le budget au galop. Il y aurait pour elle beaucoup de besogne urgente. Mais on craint, à s'attarder, de voir

éclater le profond mécontentement qui travaille les masses. Si le gouvernement n'a pas changé, la Douma nonplus: le bloc progressiste est intact, il a la majorité, il ne veut pas collaborer avec le gouvernement actuel, et il a reçu un renfort considérable au Conseil de l'Empire, par les élections récentes.

Cette attitude de « l'opposition de Sa Majesté » — un anglicisme de Paul Milukoff — ne change d'ailleurs rien à la situation. Les impériaux n'ont à attendre aucun secours de cette profonde mésintelligence intestine.

La guerre d'abord! Là-dessus, les deux Russies s'entendent. La politique ensuite! « L'avenir de la Russie, écrivait récemment la Retch, *est dans la victoire, et seulement dans la victoire; quelques conditions que l'on fasse à la vie politique à l'intérieur, la Russie qui se bat ne doit pas oublier ce but essentiel; l'oubli, ce serait la défaite de toutes ses espérances ». Parole a été donnée, au début, que l'on tiendrait. Soit. Mais malheur à ceux qui mêlent à notre devoir tant d'amertume!*

« L'union », en Russie, n'est pas, comme en Allemagne, un dressage, ni comme en France un instinct ou comme en Angleterre un programme. A tous ces peuples, elle est chose aisée, naturelle, agréable. La société russe, elle, maintient l'union au prix des sacrifices les plus douloureux. L'union, chez elle, est voulue, procède d'une discipline spontanée. Elle est une œuvre de raison. La Russie officielle oublie trop que, sans l'autre Russie, elle serait impuissante, qu'on ne lui fait pas faire, à cette société russe, ce qu'elle ne veut pas : la guerre russo-japonaise et 1905 l'ont assez montré. La Russie officielle est ingrate, l'autre se rend à elle-même un magnifique témoignage.

Écoutez la parabole de l'automobile. Elle est du député Maklakoff, frère de l'ancien ministre de l'Intérieur. Elle est dans toutes les bouches...

Vous êtes en automobile. Vous avez votre mère à côté de vous. Vous marchez à une allure folle. Vous vous apercevez soudain que votre chauffeur est ivre, ou fou — vous ne savez lequel — et en même temps que la machine roule le long d'un précipice. Votre premier mouvement est de sauter au volant. Mais le chauffeur entend garder sa place, il manifeste énergiquement son intention de la défendre. Que faire? Le saisir, se battre? Le précipice est là tout près. Le laisser faire?

Je n'explique pas. On entend assez cette parabole tragique. Voici d'autres voix, moins pessimistes.

Le prince Lvoff écrit, dans le Bulletin de l'Union des zemstvos :

« La Russie attend le rétablissement de la paix intérieure, condition nécessaire de la victoire... La Russie est lasse des demi-vérités, plus dangereuses que le mensonge. Elle a soif de respirer un air pur de vérité. Elle ne peut pas renoncer à la vérité ».

Et Alexandroff :

« Dans la province de Moscou, les paysans disent : « S'il faut creuser des tranchées, nous les creuserons; coudre des bottes, nous les coudrons; frapper l'ennemi de nos fourches, nous le frapperons. Mais qu'on nous conduise, qu'on nous dise ce qu'il faut faire ». Des paysans du Sud écrivent : « Mais que faites-vous donc là-haut? Comprenez-vous pas que tout ce désordre peut provoquer dans le pays la panique? »

« Le but de la Russie, de toute la Russie, c'est la victoire. Les paysans de Kharkoff écrivent : « La paix sans la victoire, ce serait pour nous un nouveau servage, de nouveaux fers forgés par l'ennemi ». Mais, la victoire, il faut l'organiser... Pour cela, il faut un pouvoir fort, pénétré des pensées, des sentiments et des volontés de ce peuple de 170 millions d'âmes, fort de sa force... Cela, nous en avons besoin comme de soleil et d'air, comme du souffle de la vie.

« Aux hommes au pouvoir, on ne demande en ce moment qu'une chose : d'aimer la Russie. »

Et le Novoïé Vrémia :

« La Douma est notre centre. Elle a réveillé les forces nationales, elle les a soutenues. Son plus grand mérite a été d'exiger un pouvoir nouveau, à l'âme forte, et que soutienne la confiance du pays. Qui ose dire que la Russie n'en a pas besoin? Qui prendra sur soi d'affirmer que la Douma « excite les passions politiques »?

Et ainsi du fond du peuple, des lointains de la Russie, monte vers le Tzar, vers le père, le cri unanime : donnez-nous un pouvoir fort, et un ministère national. National, tout est là. Les Russes veulent être gouvernés par des Russes et dans l'intérêt exclusif de la Russie. Mais, il ne faut pas s'y tromper, c'est une révolution complète à faire.

*
* *

Pendant la première année de guerre, la Chambre s'est tenue tranquille, elle a gardé le silence, elle n'était pas rassurée. Les Allemands étaient à cent kilomètres de Paris. Eh, ma foi, hein? Est-ce qu'on pouvait savoir? Nous sommes dans la seconde année, on a dit que notre front était inexpugnable, les députés et les sénateurs sont allés se promener dans les tranchées. Ils les ont vues formidables. Ils se sont rassurés, sont rentrés au Palais-Bourbon et ont commencé à ergoter. Aujourd'hui, ils crient. Mais ils oublient que les Allemands sont toujours à cent kilomètres de Paris. Car, que ces messieurs ne s'y trompent pas, il y aurait là de terribles responsabilités à encourir. La tâche du gouvernement est bien lourde, bien difficile, bien compliquée. Si, à chaque instant, les ministres sont obligés d'aller devant des commissions parlementaires, pour fournir des explications pendant des heures, comment veut-on qu'ils aient le temps de s'occuper de leurs services. Leur activité s'use dans des besognes absurdes et inutiles. Ils perdent leur sang-froid dans des discussions vaines, sans parler des sénateurs

ou des députés malintentionnés qui les retournent sur le gril, pour le malin plaisir de les tourmenter, il y a les niais qui se font un devoir de conscience de poser des questions auxquelles il est impossible de répondre. C'est vraiment, par ces temps de surexcitation et de fièvre, un ingrat métier que celui de gouverner les peuples, et surtout le peuple français.

*
* *

Cette guerre est épouvantable. Je sais une famille où le père, bon commerçant, arraché de son comptoir, a été tué ainsi que ses trois fils. La femme reste seule pour pleurer son mari et ses enfants.

Et il y a des gens qui se plaignent de la gêne que les hostilités prolongées ont apportée dans leurs habitudes de vie, à leurs goûts de plaisir, et qui disent : « Est-ce que cela ne va pas bientôt finir ? » Que restera-t-il de la race française, quand les hostilités seront terminées? Si nous en sortons retrempés, moralisés, guéris de toutes nos tares sociales, débarrassés de l'alcoolisme mortel, ce sera le salut. Et on pourra estimer que quels que soient nos deuils,

quelles que soient nos ruines, le gain compensera la perte. En dix ans, la France aura reconstruit ce que l'ennemi aura détruit, et recréé ce qu'il aura tué. Si la raison, éclairée par l'expérience a pris le dessus, nettement, sur l'anarchie et sur l'alcoolisme, il n'y aura qu'à vouer à nos héros une reconnaissance éternelle et à remercier la Providence.

* * *

Après bien des tergiversations, des hésitations, des conversations, la résolution de rester à Salonique est prise. C'est une chose excellente. Si nous avions abandonné cette porte de l'Orient, les Allemands n'auraient fait qu'un bond pour s'en saisir. Il est sage aux Anglais d'avoir compris que c'est dans les Balkans qu'il faut défendre l'Égypte. Si, vers la fin de janvier, l'armée serbe étant reconstituée et renforcée d'une armée italienne, les Russes ayant démasqué leur manœuvre de Bessarabie, nous sommes, avec les forces anglo-françaises de Sarrail et Munro, en mesure de marcher sur Sofia, l'établissement allemand à Constantinople ne vaudra pas cher. L'avenir est pour nous, à

condition que nous agissions avec suite. Il faudra augmenter du double nos contingents à Salonique et les porter à trois cent mille Anglo-Français. En y ajoutant trois cent mille Italo-Serbes et trois cent mille Russes, la masse de manœuvre que nous mettrons aux prises avec les Germano-Turco-Bulgares sera assez imposante pour que la Roumanie, et peut-être aussi la Grèce, se décident à comprendre de quel côté sont leurs intérêts.

*
* *

On rencontre, en ce moment, dans la rue, des femmes qui ont arboré comme coiffure le casque bleu de nos poilus. C'est d'une suprême inconvenance. Déjà, l'an dernier, nous avions eu la crise des bonnets de police. Cette année, c'est la bourguignotte en acier que les excentriques se mettent sur la tête. Don Quichotte ayant pris le plat à barbe du perruquier s'en était coiffé, prétendant avoir retrouvé l'armet de Membrin.

Mais Don Quichotte était halluciné. Qu'il soit venu à l'idée d'une modiste de confectionner, pour petites femmes, une imitation du casque

de nos troupiers, c'est tout à fait regrettable. Les accessoires de la guerre ne sont pas des joujoux avec lesquels il soit décent de se divertir ou de se parer. De plus, cette salade, qui n'est déjà pas très jolie sur la tête des hommes, est absolument hideuse sur la tête des femmes. Enfin, elle suscite des visions de lutte et de carnage qui s'accordent mal, avec les frisons blonds ou bruns qu'elle encadre. On a défendu le port du costume de la Croix-Rouge, à celles qui n'ont pas le droit de s'en revêtir. On devrait interdire la coiffure des jours de guerre, à celles qui ne savent pas renoncer à la légèreté en temps de paix.

*
* *

Petit à petit, sous couleur de protection des récoltes, on s'est mis à chasser, et le dimanche, c'est, tout autour de Paris, en Seine-et-Oise et en Seine-et-Marne, une pétarade qui fait croire à un retour offensif des Allemands. Ce ne sont que les lièvres, les lapins et les faisans qui passent un mauvais moment, On a bien dit que le gibier serait envoyé aux Halles, en paniers plombés, vendu à la criée, les chasseurs,

comme par le passé, rentrent avec leur bourriche. Le perdreau seul échappe au massacre. Il est vrai qu'il y met bon ordre. Pour tuer des perdreaux, au mois de décembre, il faut procéder par grandes battues, dans de vastes plaines, et c'est un tir qui n'est pas à la portée de tout le monde. Il est probable que le lièvre, qui avait multiplié d'une façon fort heureuse, va subir des pertes cruelles, et que le faisan aura été soumis à de dures épreuves. Mais la perdrix continuera à repeupler le sol de nos chasses, et quand la guerre sera terminée, cet oiseau abondera partout. Grand bonheur pour les chasseurs, qui sera de courte durée. Quand les braconniers, qui sont sous les drapeaux, auront reçu leur congé, le panneautage reprendra de plus belle, et les chasses seront dépeuplées, comme par le passé. Mais, pour le moment, les faisans coûtent moins cher que les beaux poulets, et les marchands au panier, les vendent dans la rue « faisans, les faisans ! » Et c'est une sérieuse amélioration dans le régime culinaire des Parisiens. Il n'y a donc qu'à louer M. Méline, des mesures qu'il a prises.

*
* *

Les Allemands qui brûlent du désir de faire la paix, parce qu'ils sentent très nettement que jamais ils ne seront dans des conditions meilleures pour la conclure, n'ont pas la sagesse de modérer leurs instincts d'âpre pillage et de brutale conquête, pour obtenir la cessation d'une guerre qui les épuise. Ils font offrir la paix par toutes les voies indirectes, et, en même temps, ils déclarent qu'ils veulent annexer la moitié de l'Europe. Ces gens-là sont absolument fous! La Sozial-Démokratie, prise d'un accès de fureur, s'est écriée : « La France veut reprendre l'Alsace et la Lorraine. Alors, continuons à nous battre. » Et puis, en même temps, elle s'adresse aux Socialistes français, et en leur tendant les bras, elle leur dit : « Reconstituons l'Internationale ! »

Allons ! Elle prend les socialistes français, pour des imbéciles. Ceux-ci ne sauraient admettre que les Sozial-Démocrates soient nationalistes, quand il s'agit de combattre les Français et internationalistes, quand il s'agit de les désarmer. Il faut être blancs, ou rouges, et s'y tenir. Mais les opinions, qui ne sont que

des travestissements, et les programmes, qui sont à éclipses, ne peuvent être acceptés. Nous dicterons la paix aux Allemands. C'est un parti bien pris et dans lequel, nous persisterons. Et nous ne demanderons pas, ce jour-là, aux Sozial-Démocrates, quelle est leur opinion du moment, parce que nous saurons que ce sont d'immuables farceurs.

*
* *

Il n'était pas nécessaire de raconter à la Chambre, et, du même coup, au monde entier que la guerre a été pour certaines gens, en France, une admirable occasion de frauder et de voler. Les députés qui montent à la tribune pour dénoncer ces tares, prennent des airs de justiciers et semblent revendiquer pour leur groupe, leurs partisans et leurs amis, le privilège de la vertu. Ils feraient bien mieux de se tenir tranquilles que de venir éclabousser tout le monde officiel avec les saletés que certains ont permises, ou subies, car, dans des circonstances aussi tragiques, on se débrouille comme on peut, et l'apparence d'une tractation peut fort bien n'en pas être la réalité.

En tout cas, le mal est fait, l'ordre tend à se rétablir, et il sera aisé, après les troubles, de réviser tous ces comptes, et de faire rendre gorge aux déprédateurs. On l'a fait après la guerre de 1870. On le fera de nouveau, et d'autant mieux que les éléments ne manqueront pas pour établir les responsabilités. Mais, sournoisement, attaquer l'administration de la guerre, pour tâcher de compromettre Millerand, le plus honnête des hommes, afin de le récompenser d'avoir, pendant seize mois, travaillé comme un bœuf de labour à tirer le char de la France, c'est une laide besogne et qui ne peut faire de tort qu'à ceux qui l'entreprennent.

En toute occasion, et toujours, sous tous les régimes on a volé. Sous le premier Empire, quoique Napoléon fût le plus minutieux et le plus rigide des administrateurs, il y a eu d'énormes gabegies. Mais, malheur à ceux qu'il surprenait. Ses meilleurs amis étaient traités sans pitié. On se rappelle qu'il fit saisir dans les Banques tout l'argent que Masséna avait rapporté de ses campagnes d'Italie. Le bon Masséna en pleurait de colère et disait : « Ah! Le cruel! Il m'a dépouillé ! » Le général Lannes, commandant la garde consulaire avait, sans autorisation, fait habiller de neuf, tous

ses grenadiers, par une coquetterie de chef de corps. Napoléon lui fit payer les uniformes, sur sa solde. Et cependant Lannes était, de tous ses compagnons d'armes, le seul qui eût le privilège de le tutoyer. On sait combien Napoléon fut sévère pour Ouvrard, et comment il traita Dupont, accusé, à tort ou à raison, par toute l'armée, d'avoir capitulé à Baylen, pour sauver ses fourgons pleins des dépouilles de l'Espagne.

Passant les Pyrénées pour se mettre à la tête de l'armée qui allait combattre à Somo-Sierra, l'Empereur inspecte les magasins d'un corps d'armée, et y découvre des souliers avec des semelles de carton. Grande colère d'un chef qui faisait la guerre avec les jambes de ses troupiers, et voulait qu'ils fussent bien chaussés. Le fournisseur est arrêté, cité devant un Conseil de guerre et durement condamné.

Les exactions, les fraudes, les collusions ne sont donc pas choses nouvelles. Dans tous les temps troublés, et quels temps le furent plus que ceux où nous vivons! des fautes et des crimes sont commis. Il faut les réprimer, mais non les publier, pour ne pas ébranler la confiance du pays dans son administration. Pour deux dou-

zaines de chenepans, de drôles et de filous qui trafiquent du danger national, il est mauvais d'inciter l'opinion à croire qu'il n'y a que des voleurs et que le Trésor public est au pillage. Jamais il n'a été plus nécessaire de laver son linge sale en famille. Évidemment, il vaudrait mieux qu'il n'y eût pas de linge sale. Mais on ne décrète pas la vertu comme la levée en masse. Et il faut savoir, en tout, faire la part du feu.

* * *

On dirait que les Allemands prennent à tâche de se faire mettre au ban de l'humanité. Leur procédé de terrorisme méthodique, qui a si bien réussi à paralyser les neutres dans les Balkans, a été appliqué par eux en Amérique, en France, et en Angleterre, avec une suite qui les apparente non plus à des guerriers fameux, mais à d'illustres brigands. Depuis un an, et surtout dans les environs de Paris, les incendies de fermes se sont suivis, comme si des scélérats embrigadés exécutaient un programme. L'incendie des usines de matériel militaire en Amérique, et l'explosion de la fabrique de munitions des Belges, au Havre, rentrent dans cet ordre

d'idées qui est la poursuite de la guerre, par les destructions civiles, comme par les écrasement d'armées. Il y a là une recherche d'organisation perverse et malfaisante qui est la marque spéciale de tout un peuple.

Jamais il n'est venu à la pensée d'aucun belligérant moderne, de faire ce que les Allemands ont appelé des prisonniers civils, et ce qui est purement et simplement le retour à l'esclavage des temps anciens. Le procédé qui consiste à vider de sa population tout un pays offre l'avantage, après la victoire, de pouvoir remplacer cette population par des colons envoyés du pays vainqueur pour peupler les territoires conquis.

Tous ces malheureux habitants du Nord et de l'Est de la France, emmenés en captivité, sans aucun droit, par les Teutons, devaient être remplacés, par des immigrés allemands, aussitôt la victoire acquise. Et ce sont des milliers de femmes, de vieillards, d'enfants qui ont été ainsi déportés en Allemagne, pour faire place aux colons germains. Mais le coup à manqué, la combinaison a avorté, la guerre a trop duré, et l'Allemagne, aux abois, encombrée de ses prisonniers civils dont elle ne sait que faire, les renvoie, petit à petit. Et ces captifs, malades, déprimés, loques sociales, rendus à leurs pro-

vinces, y rentrent stupéfaits de leur aventure et ne comprenant rien à ce qui leur est arrivé, si ce n'est qu'ils ont souffert à en mourir.

Voilà une des faces, les plus répugnantes et les plus odieuses, de l'organisation allemande. Ces brutes traitent les peuples comme de vils troupeaux, que l'on place ou déplace, au gré du caprice et de la conquête. C'est là le dur régime auquel ils avaient, que dis-je, ils ont encore la prétention de soumettre les Latins que nous sommes. Et ils s'étonnent de la résistance furieuse, acharnée, que nous leur avons opposée. Mais plutôt que de subir la contrainte ignominieuse et la dégoûtante humiliation d'obéir à des sauvages tels qu'ils sont, tous les Français auraient fait le sacrifice de leur vie. Être libres d'abord. Et les Allemands qui ne savent être que des valets, ne conçoivent la société qu'à l'état de domesticité. Bon pour eux. Mais impossible pour nous. Et nous le leur ferons bien voir.

*
* *

Le feld-maréchal John French, après avoir commandé l'armée anglaise, pendant dix-sept

mois, et soutenu l'effort allemand à côté de nous avec la plus belle vaillance, a demandé à être relevé de ses hautes fonctions. Nous ne laisserons pas partir ce noble soldat sans lui dire toute l'estime et toute l'affection que ses talents militaires et son dévouement à la cause du droit, nous avaient inspirés. Il avait tiré l'armée anglaise de la plus difficile des positions pendant la retraite de Charleroi. Il tenait l'aile gauche, avec sa « méprisable petite armée », et sut résister à la pression foudroyante de la marche enveloppante de von Kluck.

A la bataille de la Marne, l'armée anglaise fit brillamment sa partie, à La Ferté-sous-Jouarre. Les batteries installées dans les bois des Abymes, où j'ai tant chassé, pendant dix-huit ans, bombardaient les hauteurs de l'autre côté de la Marne, et poussaient les Allemands en retraite. Ensuite, sur l'Aisne, sur l'Yser à Ypres, à Neuve-Chapelle, sir John French se distingua par les plus solides qualités. Le général sir Douglas Haig, qui le remplace à la tête de l'armée britannique, a fait toute la campagne, auprès de lui, et de la façon la plus brillante. Sir Douglas Haig, achèvera, à nos côtés la campagne, et terminera l'œuvre glorieuse commencée par son chef.

*
* *

Nos troupes et celles des Anglais, après de durs combats sur la ligne du Vardar, se sont repliées vers Salonique, et y sont arrivées intactes, malgré les efforts furieux des Bulgares, qui savent ce qu'il leur en a coûté. La retraite du Vardar, toutes proportions gardées, fait autant d'honneur à nos armes que la retraite de Charleroi, à cela près qu'elle n'a pas été la conséquence d'une bataille perdue. Volontairement décidée, elle a été exécutée avec un calme, un aplomb et une maîtrise qui donnent la mesure de ce qu'on peut attendre des troupes qui y participèrent, et des chefs qui commandaient. Malgré leurs cris de triomphe les Bulgares n'ont pris, pendant tous ces mouvements difficiles, exécutés devant des forces supérieures, que deux mitrailleuses françaises et huit canons anglais. Tous nos approvisionnements, toutes nos munitions, tout notre matériel, ont été enlevés, évacués, et installés dans nos lignes de Salonique.

Devant la frontière grecque, la marche des Bulgares s'est arrêtée. Pourquoi? C'est le secret de l'avenir. Des commentaires à perte

de vue ont déjà été entrepris sur cette résolution inattendue des troupes du Cobourg. Il paraît certain que ce n'est pas pour nous ménager que les alliés des Allemands sont subitement devenus immobiles. Il y a certainement une raison capitale à leur détermination. En attendant, nous profitons de ce répit pour nous fortifier dans notre position, afin de la rendre inexpugnable. Après, nous verrons.

*
* *

Voilà tous les théâtres rouverts. La Comédie-Française, qui vient de recevoir, à la place de M. Carré, mobilisé, M. Émile Fabre, comme administrateur, joue tous les soirs. L'Opéra donne en matinée des Concerts, dans lesquels M. Jacques Rouché, tâte le goût du public. L'Opéra-Comique fait de l'argent avec son magnifique répertoire. La Porte-Saint-Martin a rejoué *Cyrano*, avec M. Le Bargy, le Gymnase s'enhardit même jusqu'à monter une pièce nouvelle, suivant ainsi l'exemple donné par M. Fontanes, au Châtelet, avec les *Exploits d'une petite Française*. La vie reprend peu à peu, mais tant qu'il n'y aura pas de lumière dans les

rues, et pas de voitures à la porte des théâtres, il n'y aura point à se faire d'illusions sur le nombre des spectateurs que les théâtres pourront attirer. Et pour que la ville soit éclairée et pourvue des moyens de locomotions nécessaires, il faut que les Allemands soient rejetés hors de nos frontières. Jusque-là, les matinées auront seules les faveurs du public.

*
* *

Il y a eu une séance à la Chambre à propos des fournitures militaires. Il a suffi que le général Galliéni montât à la tribune de la Chambre pour que la direction d'esprit de l'assemblée fût instantanément changée. L'instant d'avant on ne respirait que vengeances électorales, intérêts de parti, rancunes personnelles. En quelques paroles, comme si un génie bienfaisant avait brûlé du sucre, pour dissiper les miasmes pestilentiels, l'atmosphère s'était assainie, on respirait autre chose que des poisons infects. Le rude défenseur de Paris, avait osé dire : « Je veux, je fais, j'ordonne, je commande. »

Bravo ! A la bonne heure. Voilà des paroles qui

ont un sens. Qu'est-ce que c'est qu'un chef qui ne commande pas ? Nous avons appris, en quelques minutes, que M. Millerand avait, à la fin d'août, donné ordre au général Galliéni de défendre Paris, jusqu'à n'en pas laisser pierre sur pierre, s'il le fallait. Et que le gouverneur, réunissant ses chefs de service : Généraux, intendants, colonels, etc., leur avait dit à son tour : « Les Allemands seront devant Paris, la semaine prochaine. J'ai ordre de le défendre à outrance. Prenez toutes les initiatives, toutes les responsabilités. Je n'ai plus d'ordres à vous donner, faites tous votre devoir ».

Eh bien! Mais c'est très simple. Voilà les raisons pourquoi Paris n'a pas été pris. On trouve encore des gens pour vous dire : « Si les Allemands avaient pris Paris... » Vainement on leur répond : « Mais ils ne pouvaient pas prendre Paris ». A cela ils répondent avec colère : « Pourquoi ne le pouvaient-ils pas? » A quoi il est aujourd'hui possible de leur répliquer : Parce que tous les impondérables qui, rassemblés, constituent les mystérieuses résistances qui triomphent de tous les efforts, étaient entrés en action sous l'influence d'un vrai chef de guerre, parce que, en un mot, Galliéni était là. Et ceci suffit à tout expliquer.

J'ai moi-même écrit, il y a quelques jours, dans ce même fascicule, à propos de la bataille de la Marne que si von Kluck, au lieu d'obliquer sur Lagny, avait attaqué un des forts de Paris, il l'aurait enlevé. Eh bien! J'avais tort de dire cela. Il n'aurait pas enlevé le fort, plus qu'il n'a gagné la bataille de l'Ourcq. Et pourquoi? Parce que Galliéni aurait défendu le fort, comme il a jeté Maunoury dans le flanc de von Kluck pour l'arrêter.

Voilà ce que de tels hommes sont capables de faire. Je n'ai jamais mieux senti l'ascendant du caractère, qu'en lisant le petit discours du Ministre de la Guerre. Peut-on appeler cela un discours? Prononcé à la tribune de la Chambre, net, coupant, sobre, mâle, il est l'expression même d'une volonté, et d'une volonté de chef.

Eh bien! C'est le même homme qui était décidé à laisser démolir Paris, plutôt que de le rendre. Et notez, qu'il était d'accord avec les Parisiens, restés à Paris, dans ces heures tragiques. C'est Galliéni qui va nettoyer les écuries d'Augias des fournitures militaires. La besogne sera faite, n'en doutez pas. Et tous les hommes ultra-vertueux, qui sévissent à l'extrême-gauche, pourront calmer leurs pudeurs inquiètes et leur patriotisme alarmé.

*
* *

L'armée grecque s'en va devant le Bulgare. Elle met l'arme sur l'épaule gauche, et se retire, pendant que l'audacieux Radoslavoff parle de Salonique, comme s'il était à la veille de s'en emparer. Quant à Drama, Sérès, Cavalla, c'est autant dire fait. Et, dans ma mémoire, je ne sais pourquoi chantent les vers d'une oraison funèbre dite sur un champ de bataille d'Epire dans un drame joué à la Porte-Saint-Martin, qui s'intitulait : *Libres*, et où Dumaine, chef palikare penché sur le corps de son compagnon d'armes, disait :

Le Klephte est tombé sous les balles
Sonnez les marches triomphales
Que son nom soit vanté partout !
Creusez sa tombe haute et grande
Pour que son bras armé s'étende
Et qu'il puisse y tenir debout.
Faites à la pierre une entaille,
Afin qu'au jour de la bataille
Il entende les combattants.
Plantez dessus un laurier rose,
Pour que l'hirondelle s'y pose
Et l'avertisse du Printemps !

*
* *

Un général allemand, qui se nomme Sommer, vient, dans un ordre du jour adressé à ses troupes, de résumer en une seule phrase tout le programme du Pangermanisme. Cet homme de guerre a dit : « Il vaut mieux prendre que donner ».

*
* *

J'ai rencontré mon ami du Cercle. Il piaffait, devant le Carnaval de Venise, sur le boulevard de la Madeleine. C'est là son lieu de promenade habituel. Il a fondu sur moi, comme s'il s'apprêtait à me dévorer, puis il m'a dit d'une voix paisible : « Remarquez-vous avec quelle admirable facilité le peuple français s'adapte à la situation, et qu'après seize mois de guerre, il a si bien pris ses habitudes dans l'incertain et le trouble des événements, qu'on en est à se demander, comment il reprendra ses autres habitudes, quand la guerre cessera. Car elle cessera bien, un jour ou l'autre, quoique j'aie rencontré un Hollandais qui m'a affirmé qu'il y en avait encore pour « huit ans ».

En ce moment, les notaires sont capitaines,

les tailleurs sont sergents, les magistrats sont vêtus de bleu horizon et la toge cède le pas à l'épée, les jardiniers, les laboureurs, les ouvriers sont soldats et vivent dans les tranchées. Les médecins sont majors, et tout le monde est sous les armes. Mais, un beau matin, il faudra que tous ces guerriers redeviennent des notaires, des juges, des médecins, des... Comment toute cette métamorphose pourra-t-elle s'accomplir. Ces gens habitués à la vie active du plein air, vont-ils se renfermer dans leurs bureaux, et étudier des affaires, sans bouger de leur fauteuil, pendant des journées entières? Quel changement! Et leur santé va-t-elle y résister?

Le fait est que, depuis un an et demi, la société est sens dessus dessous, et que le malaise, si grand au début, tend à se dissiper. On croyait que la vie sociale allait s'arrêter, et que la paralysie allait gagner tous les rouages nationaux, amenant une prompte agonie. Il n'en a rien été. Et avec un peu de gêne, tout d'abord, puis avec une étrange facilité, l'organisme social a continué de fonctionner. Et on en est à se demander si tous ces mobilisés accepteront tranquillement la démobilisation, qui les rendra à leurs anciennes occupations.

Mon ami du Cercle, m'a fixé à cet égard. Il a henni, comme un cheval qui entend la trompette, et d'un air menaçant, il a déclaré :

— Tous ces gens-là vont vouloir rester soldats. Ils ne comprendront plus qu'il y ait un autre métier que celui de marcher armé autour d'un drapeau. C'est ainsi que se formèrent à Rome les légions de prétoriens qui disposaient de l'Empire.

— Ne vous tourmentez pas, lui ai-je répondu, tout reprendra son équilibre. Les Français, qui sont de race guerrière, avaient, à la suite des désastres de 1870-1871, fait leur deuil de la gloire militaire, qui paraissait leur être interdite pour toujours. Ils avaient eu, aux colonies, quelques petites diversions, mais la grande figure de la France victorieuse, telle que l'Europe l'avait connue, était demeurée voilée, comme la statue de Strasbourg ensevelie sous les crêpes et les couronnes mortuaires. Brusquement l'Allemagne, d'un geste menaçant, a réveillé la France de sa torpeur, et elle s'est, en un instant, mise debout, avec tous ses instincts guerriers et ses ardeurs combatives. Mais ce fut une nécessité de défense, une obligation de tuer pour n'être pas égorgée. Ne croyez pas que notre pays soit à jamais voué aux durs travaux

militaires, et qu'il se détourne de l'industrie, du commerce et des arts. Il ne s'y consacrera, une fois libéré de sa lourde tâche, que plus allègrement, et je vous prédis, pour après la guerre, une phase triomphante et productive qui réparera rapidement les désastres de la période défensive. Ce qui ne se comblera pas, hélas ! c'est le gouffre où toute la fleur de notre jeunesse sera tombée. Songez au trou profond et noir que la guerre aura creusé dans nos générations les plus vivantes. Voilà le crime inexpiable de la menteuse Allemagne. Et elle a l'impudence de protester encore que ce n'est pas elle qui l'a commis, qu'elle a été provoquée, et qu'elle n'a fait que se défendre. Ce peuple infâme est encore plus dégoûtant par son hypocrisie que par sa brutalité. Égorgeur, violateur, destructeur, pillard, ivrogne, laissant sur son passage une large trace d'infamie, de honte et de cruauté, il proteste, contre l'évidence, qu'il est innocent. En vain, l'univers entier, aujourd'hui convaincu, porte témoignage contre lui : les Américains, soulevés par l'indignation qu'excitent tant de forfaits accomplis sur leur sol, tant de combinaisons scélérates ourdies contre leur travail national ; les Suisses révoltés dans leur honnêteté native par un cynisme

féroce, qui explique toutes les monstruosités par la nécessité de l'intérêt personnel ; les Hollandais, qui commencent à craindre pour eux-mêmes, les traitements subis par leurs voisins. L'Allemagne continue à crier : « Je suis innocente », lorsque le monde entier lui répond : tu mens. Et elle ment aux autres et à elle-même, parce que c'est son essence de mentir, et qu'elle ne parlerait plus, si elle ne mentait pas.

Mon ami du Cercle m'a dit, un peu ahuri d'une si longue tirade :

— C'est exactement mon opinion !

Et comme il avait, sans doute, un bridge qui l'attendait, il s'est éloigné d'un pas pressé.

*
* *

Il paraît que le public parisien veut être égayé. Du moins c'est un de nos meilleurs critiques qui l'assure. Comme dans une opérette d'Offenbach, le public serait disposé à chanter :

Je suis gai ! soyons gais !

Voici qui ne s'accorde pas très exactement avec les deuils que je vois autour de moi, la

tristesse qui courbe les fronts, et la fière sauvagerie qui éloigne les patriotes, éprouvés par la guerre, des lieux de plaisir. Les pièces « à la blague » qui faisaient florès, avant la catastrophe qui bouleverse en ce moment le monde, sont, paraît-il, plus en vogue que jamais, on s'y pâme de rire, et c'est le genre joyeux seul qui a les faveurs du public. Grand bien fasse au public. Mais quel public? Il faudrait s'entendre.

Nous avons eu, à la fin d'août, un exode de gens de Paris, remarquez que je ne dis pas de Parisiens, qui ont « levé » le camp, avec une vivacité qui ressemblait à une déroute, et qui, a couvert, en vingt-quatre heures, toutes les routes de France, de la course éperdue des automobiles, pendant que toutes les gares s'emplissaient de voyageurs terrifiés qui fuyaient en emportant leurs valeurs, comme si Paris, telle Gomorrhe, allait subir le feu du ciel.

On a pu voir, en septembre, ce qu'était la vraie population de Paris, débarrassée de ses parasites. Elle a tenu tête à l'arrivée des Allemands avec un tranquille courage, qui fut à la hauteur de celui du général Galliéni. La population se montra digne de son gouverneur. Et ce n'est pas peu dire. Six mois plus tard, quand le danger fut écarté, les fuyards rentrèrent peu à

peu, reprirent leurs places, ramenèrent leurs sales mœurs. On revit, dans les rues et sur les boulevards, des visages, des tournures, des accoutrements qu'on avait eu la satisfaction d'oublier. Tout le côté badin, graveleux, taré, de la vie parisienne reparut, et masqua le côté sérieux, calme, résolu, qui seul s'était montré aux jours difficiles. Et, aujourd'hui, il n'y a plus que l'élément ohé! ohé! qui compterait, parce que l'autre est essentiellement négligeable, n'étant ni dépensier, ni tapageur. Et pour tout ce faux monde parisien, pour tous ces parasites de Paris, au milieu des horreurs de la bataille, quand les Allemands sont encore à vingt lieues de la capitale, il faudrait de la gaieté et du plaisir, et des pièces de théâtre dont on puisse dire en sortant : ah! mes enfants, ce que nous avons ri!

Grand merci de l'occasion, profitez-en pour vous-même, si vous avez la rate si facile à désopiler, en ce moment. Il est des spectacles plus graves et qui sont, j'imagine, mieux appropriés à l'état d'esprit des Français, qui se souviennent qu'il y a la guerre, qu'à chaque minute, il tombe des braves sous les balles et les obus, et que pendant que des inconscients rient aux grimaces et aux lazzis des pitres, nos enfants

meurent pour nous défendre. Je ne suis pas de ceux qui veulent que les Français se couvrent de crêpes et disent tous les matins avec des voix lugubres : Frères, il faut mourir!

Non, il faut vivre et combattre et vaincre. Il faut ranimer la vie de Paris, qui est une source de la prospérité nationale, et j'ai poussé, tant que j'ai pu à la réouverture des théâtres, qui font vivre, un monde d'artistes, et aussi quelques auteurs, en offrant au public une utile diversion à ses préoccupations journalières. Mais ne revenons pas, de grâce, à la légèreté ancienne, qui conduirait vite aux gravelures et aux nudités. L'égoût est fermé, ne le rouvrons pas. Les pestilences ne se produiront que trop vite, malgré nos efforts. Ne mêlons pas les oripeaux du bas théâtre, aux aspirations nobles d'un peuple qui donne un magnifique exemple d'héroïsme. Respectons-le, dans ses divertissements. Tenons la main à ce que les spectacles qui attireront la foule soient aussi élevés que les sentiments des spectateurs. Et, vraiment, rendons-nous compte que si l'heure est favorable à la confiance, elle ne l'est pas à la gaieté.

*
* *

On avait dit que le Kaiser désireux de soutenir son bluff du triomphe germanique, ordonnait que Berlin fût en fête et que l'aristocratie rouvrît ses salons pour des bals. Il n'en est rien. Bien au contraire, le Haut-Seigneur de la Guerre, interdit les réveillons, et toutes les réjouissances de Noël et du Jour de l'An. Du recueillement, pas de lumières et pas de cris. Le Kaiser sait trop bien ce qu'est la joie allemande bourrée de saucisses, et arrosée de faux vins de Champagne. Elle est épaisse. Et il ne lui paraît pas utile que l'on braille, quand la liste des morts s'allonge de plus en plus, et que toutes les familles nobles sont en deuil. Un nuage de tristesse et de mécontentement paraît avoir obscurci le front de l'Impérial confident du Vieux Dieu de Germanie. Il a trouvé ses recrues mal instruites, ses troupes épuisées et loqueteuses, ses officiers peu attentifs à leur devoir. Tous les ressorts de sa grande machine militaire se disloquent, et viennent les grandes offensives annoncées, tout va s'effondrer.

Il le sent, il le prévoit, et il s'afflige. C'est peu de chose, pour le grand crime qu'il a commis.

L'heure du *mea culpa* n'a pas encore sonné. Elle sera terrible. Le peuple allemand, gorgé de récits de fausses victoires, saturé d'assurances de triomphe éclatant, leurré d'espoirs de richesse, ne sait rien encore de la vérité. Il se rend bien compte que, depuis dix-sept mois, l'armée est immobilisée dans les Flandres, dans le Nord et l'Est de la France. Mais il n'a jamais connu la bataille de la Marne, ni les désastres de l'Yser, ni les batailles d'Artois et de Champagne. Il croit à une paix productive et éclatante. Quand il connaîtra la situation exacte, que se passera-t-il? C'est pour le préparer à ces surprises tragiques que le Kaiser donne cette consigne rigoureuse, qui va supprimer le Réveillon, ses ripailles et ses beuveries. Avant-goût de la déconfiture générale, qui se prépare avec une rapidité accentuée par les folies du projet de conquête asiatique, et de l'invasion africaine. L'Allemagne paraît victorieuse. Mais ce n'est qu'une apparence, et le Kaiser sent bien que le sol tremble sous ses pieds.

La danse ébranlerait davantage encore ce sol miné de tous côtés. Donc, défense de danser. Qu'on aille aux Églises et aux Temples, pour y prier le Vieux Dieu de sauver ce qui reste des Junkers qui étaient partis pour la gloire, et qui

ont trouvé la défaite, aux marais de Saint-Gond, dans les boues de Dixmude et dans les steppes de Dwinsk. La mort plane, avec sa large faulx et son grand manteau noir. Faites taire les instruments de fête!

*
* *

Les socialistes français, depuis dix-huit mois qu'ils se conduisent comme la moyenne des braves gens de ce pays, en faisant tout uniment leur devoir, paraissent s'agiter.

Leur innocence, enfin, commence à leur peser, comme dit l'autre.

Je prétends que pas un des impatients du socialisme, qui cherchent à renouer les liens de l'internationalisme si rudement rompus par l'agression de l'Allemagne, ne serait capable de développer un programme d'entente avec les socialistes allemands, devant un auditoire de socialistes français, sans être absolument sûr de se voir conspué énergiquement, et peut-être patriotiquement malmené.

Si les chefs socialistes, en ce moment, s'imaginent pouvoir compter sur leurs adhérents, ils se trompent du tout au tout. Ils ne seraient pas

suivis par des gens qui, au premier jour de la mobilisation, se sont retrouvés Français jusqu'aux moelles, et qui l'ont bien prouvé par leur courage et leur endurance. Allez donc parler d'une paix boiteuse à ces gaillards-là, et vous en entendrez de belles. Alors que signifient ces congrès, ces réunions, ces tentatives vagues, hypocrites, sans programmes définis, mais qui semblent aptes à toutes les compromissions? C'est une mauvaise besogne qui se fait là et qui doit cesser. Les Allemands sont encore sur notre sol, qui est fumant de leurs destructions et souillé de leurs assassinats. Il ne peut y avoir de contact entre ces Barbares et nous, qu'à coups de canons et à coups de baïonnettes.

***

La médaille militaire est la plus belle des récompenses que puisse recevoir un soldat. C'est la décoration suprême qu'obtiennent les commandants d'armée. Et il semble qu'en rapprochant les grands chefs militaires, des simples soldats héroïques, on les honore. Comment se fait-il que cette médaille si enviée, il faille que celui qui en est décoré la paye? Oui, tout sol-

dat qui obtient la médaille militaire doit verser huit francs cinquante, pour obtenir la délivrance du modeste bijou en argent qui s'attache au ruban jaune liseré de vert. On m'assure que faute de ce versement, le ruban seul est remis au titulaire qui n'est pas convoqué sur le front pour recevoir, devant tous ses camarades, l'accolade du chef. J'ai peine à croire que cela puisse être. Quoi! Pour huit francs cinquante? Une telle lésinerie de l'État à l'égard de braves qui se sont fait mutiler à son service? Pour huit francs cinquante, priver un héros de sa juste récompense? A lui, qui a donné sa jambe, son bras ou ses yeux, ne pas donner la modeste petite effigie en argent, mais la lui vendre?

Je savais que les civils, à qui la croix de la Légion d'Honneur est accordée, paient vingt-cinq francs le bijou qui leur est remis. Ce sont des droits de chancellerie, qui n'ont pas très bonne façon, mais qui sont pourtant admissibles. La redevance des huit francs cinquante, pour la médaille militaire est inacceptable. Il est des braves très pauvres qui n'auraient pas eu la petite somme nécessaire pour payer leur médaille, si on n'était pas venu à leur aide. Il me paraît difficile à expliquer que dans la sara-

bande des milliards à laquelle nous assistons, il n'y ait pas un petit peu d'argent pour donner gracieusement à nos héros leur récompense.

*
* *

Nous voici arrivés à la fin de l'année. Ce soir toutes les Églises de Paris vont s'ouvrir pour la messe de Noël. Les enfants avant de s'endormir mettront leurs souliers dans la cheminée. France, mets-y les tiens, tu y trouveras, demain matin, à ton réveil, la promesse de la victoire. Après de si longs et si durs mois passés dans la contrainte, l'effort et la douleur, la fin de tes peines approche. Les signes se manifestent qui annoncent le terme de l'épreuve. Sans mentir, comme l'Allemagne et l'Autriche, tu peux dire que tu n'as fait que te défendre. Cette guerre, que tu as subie, à laquelle tu n'étais pas préparée et que la violence, l'avidité, l'orgueil germanique t'ont imposée, tu l'as poursuivie avec une énergie, une loyauté et un éclat qui font l'admiration de tes ennemis, eux-mêmes. Au moment où une année nouvelle commence, nous répéterons que cette guerre fut un guet-apens soigneusement, méthodiquement préparé contre la Belgique et contre nous.

L'Allemagne, qui a échoué dans sa tentative, essaye aujourd'hui d'en répudier la préméditation et par la voix de son Empereur, de ses ministres, de ses savants, de tout son peuple et de toute sa presse, crie au monde : « J'ai été assaillie, et je ne fais que me défendre. » Elle ment, et le monde le sait. Elle porte la peine de sa duplicité et de sa barbarie. Elle ne peut échapper à son juste châtiment. Voilà ce que nous voulons faire entendre, une fois de plus, au seuil de l'année qui commence. C'est une grande force que d'avoir le bon droit pour soi. Notre résistance a été assurée par cette confiance dans la justice de notre cause. Aussi, à l'approche de cette veillée de Noël, si douce jadis, quand elle était remplie par les joies de la famille, les enfantines convoitises des petits, les heureuses réalités des grands, la sécurité du travail qui s'étendait sur tous, et qui aujourd'hui est troublée par les tristesses et les colères, tous nos espoirs sont-ils tendus vers la fin de cette horrible guerre. Et nous ne formons qu'un souhait : voir partir de chez nous, la pointe de nos baïonnettes dans le dos, les monstres qui souillent, depuis plus de seize mois, le sol sacré de la patrie.

*
* *

L'emprunt a produit ce que les plus optimistes des gens bien informés espéraient obtenir de la sage libéralité de la France. Près de quinze milliards. Et, dans six mois, s'il est nécessaire de s'adresser une fois encore à la générosité du pays, le robinet aux milliards coulera de nouveau pour emplir les caisses du Trésor public. Il y a, dans les profondeurs de ce peuple laborieux et économe, des ressources que l'on ne soupçonne pas, et qu'il faut un cataclysme, comme celui que nous subissons, pour mettre au jour.

Mais que le Gouvernement ménage nos finances. Ce que les Français donnent, en ce moment, c'est leur chair après leur sang. Il faut être respectueux de cette épargne sacrée qui s'offre pour le salut de la patrie. La gâcher en dépenses inutiles, en fantaisies vaines et en somptuosités coupables, ce serait un crime.

*
* *

Le scandale des automobiles mises à la disposition des administrations doit cesser au plus vite. Les ministères, les sous-secrétariats,

les bureaux de la Ville, tout ce qui est habitué à aller à pied, en autobus, en métro ou en fiacre, roule en auto et fait du 80 à l'heure dans des limousines réquisitionnées. Cette saturnale de piétons qui ne savent plus aller qu'en voiture a assez duré.

*
* *

On nous annonce que le Kaiser est repris de son affection au larynx et qu'il a été obligé de rester à Berlin, pour se soigner. Périodiquement cette maladie reparaît dans les préoccupations de la politique européenne. Elle sert à apitoyer les populations dans les circonstances difficiles. Puis le défilé franchi, il n'est plus question des souffrances, des dangers de l'Impérial bluffeur. Quel intérêt peut-il avoir, en ce moment, à jouer de la maladie? Évidemment ses affaires ne vont pas très fort. Victorieux partout, il n'est le maître nulle part. Et j'entends par être le maître, pouvoir imposer sa volonté à ses adversaires.

Après la bataille d'Austerlitz, Napoléon vainqueur, recevant à son bivac l'Empereur d'Autriche, lui dit après quelques instants d'entretien : « Allons! assez de sang versé. Faisons la

paix! » Il parlait de paix, parce qu'il était en mesure de l'imposer. Quelle différence avec la situation du Kaiser. Il voudrait arrêter les hostilités. Il dit lui aussi : Faisons la paix. Mais ses adversaires font la sourde oreille, et continuent à combattre. Ceci expliquerait la reprise de sa maladie. Un souverain en proie aux souffrances d'un mal cruel ne peut qu'incliner à la modération et à la conciliation.

Mais ces Allemands sont de tels simulateurs et des menteurs si invétérés, que d'eux on peut tout soupçonner. Si l'artifice de la maladie ne réussit pas, nous reverrons le sombre scélérat de Postdam reprendre sa course au massacre et à la dévastation jusqu'à ce que, tel le cavalier de la Ballade du Roi des Aulnes, il s'écrie : l'Enfant est mort! (Daskindt ist todt). Et l'enfant ce sera le pangermanisme. Le diable ait son âme, s'il en a une!

*
* *

Voici un échantillon des nouvelles que les Allemands nous font parvenir par la voie des neutres :

Amsterdam, 26 décembre.

On mande de Wavres, au Telegraaf, *que de nombreux trains portant des troupes d'infanterie et du génie ont*

été expédiés par la voie ferrée Grammont-Ecaussines-Charleroi, vers d'autres secteurs du front allemand. Il paraît que les Allemands sont toujours fort peu au courant du nombre et des positions des troupes alliées; *aussi leur attaque sera-t-elle retardée de plusieurs semaines.*

Alors à quoi servent aux Allemands les innombrables espions qui pullulent dans notre pays? Et à qui espère-t-on faire croire que les Allemands, qui ont toujours su, trois semaines d'avance, tout ce que nous préparions contre eux, ne connaîtraient pas nos forces, nos dispositions, nos intentions et le reste.

Mais l'espionnage, c'est leur carrière. Ils naissent, grandissent, vieillissent et meurent espions, n'est-ce pas la *Liberté*, qui demandait, hier, ce que devenaient les quelques vingt mille dossiers d'espionnage qui existeraient à la Préfecture de Police? Il n'y a qu'à se promener sur les boulevards pour prendre en flagrant délit l'espionnage allemand. A chaque instant, on croise le personnage à fortes chaussures, à figure glabre, ou encadrée d'une barbe rousse, portant des lunettes d'or, qui caractérise l'homme d'Outre-Rhin et qui bat le pavé parisien en toute liberté. Les Allemands ne connaîtraient pas nos intentions, ignoreraient nos

mouvements? Allons! c'est une dérision! On nous cache, à nous, tout ce qui nous intéresse. Mais eux, ils le savent, et tout de suite. Si la nouvelle du retard de leur attaque, qu'ils nous font adresser par la voie de la Hollande, est exacte, c'est parce qu'ils ne sont pas en mesure d'attaquer, et non pas parce qu'ils ignorent la composition de notre front. C'est même parce qu'ils ne l'ignorent pas et qu'elle est très forte qu'ils se gardent d'attaquer. N'en doutons pas. Mais méfions-nous de ces nouvelles qui nous arrivent des pays neutres avec des airs candides. Tous ces neutres sont à plat ventre devant la Prusse qui les a terrorisés. Il n'est pas de services qu'ils ne soient prêts à lui rendre, pour l'amadouer. Il est vrai que, quand il la verront abattue, rendue et expirante, leur obséquiosité se tournera en fureur, et qu'il faudra alors la leur tirer des mains, pour les empêcher de l'écorcher vive. Ce sera un beau spectacle que celui de la revanche des neutres!

*
* *

La Chambre et le Sénat viennent de décider que l'impôt sur le revenu serait appliqué pen-

dant l'année 1916. M. Ribot était monté à la tribune de la Chambre pour répéter ce qu'il avait écrit à la commission du budget, à savoir qu'il lui était impossible, faute de personnel, et faute de contribuables, les uns et les autres étant accaparés par leurs devoirs militaires, de mettre sur ses pieds cette vaste machine financière. A ce *non possumus*, la Chambre répond en votant l'application du système. Le ministre a dit : je ne peux pas. La Chambre réplique : vous le ferez, tout de même. Le Sénat consulté répond : il vaudrait mieux prendre des délais et ajourner. Non, répond la Chambre, tout de suite. Et le Sénat s'incline, le ministère s'incline. Mais ce qui était impossible, va-t-il, par la grâce du suffrage universel, devenir possible? Et à qui la Chambre a-t-elle voulu faire plaisir, en votant cette réforme si inopportune? A ses électeurs? Mais ils sont dans les tranchées, et ils pensent à bien autre chose!

C'est une étrange idée d'avoir voté l'établissement de l'impôt sur le revenu, dans un moment où il n'y a pour ainsi dire pas de revenus. En pleine guerre, lorsque le commerce, l'industrie, les arts, les carrières libérales ne produisent aucun bénéfice par suite de

l'arrêt complet des affaires, quel rendement peut donner l'impôt sur le revenu? Les rentiers ne touchent pas leurs rentes et les propriétaires ne sont pas payés de leurs loyers.

Alors sur quoi veut-on que porte la déclaration à laquelle tous les contribuables sont assujétis? La dernière année est celle qui sert de base à la déclaration. C'est donc l'année 1915. On l'aurait faite exprès qu'on n'aurait pu la choisir plus désastreuse au point de vue financier. Je mets en fait que personne, de la meilleure foi du monde, ne peut déclarer exactement quel est son revenu, car il est matériellement impossible de savoir ce que l'on possède ou ce que l'on ne possède pas au travers des catastrophes qui bouleversent les finances du monde entier. Alors pourquoi cette hâte de faire appliquer une mesure à laquelle aucune opposition ne devait être faite? Tout simplement parce que, dans l'impuissance où se trouve le Parlement d'attirer l'attention du pays, qui ne s'occupe que de la guerre et des soldats, il a voulu frapper l'esprit des électeurs par une manifestation importante. Il n'a pas examiné si la mesure venait à propos, il a voulu le coup retentissant de la mesure prise. Surenchère, rien de plus. Et qui va mettre dans l'embarras

le Gouvernement, et le pays tout entier. Ah! Démagogie! Démagogie! Comme ce peuple vaut mieux que ses gouvernants!

*
* *

Nous voici arrivés au terme de cette terrible année 1915 qui aura vu tant d'héroïsme, tant de deuils, tant d'infamies et qui ne nous a pas donné la fin de cette affreuse guerre où toute l'Europe est engagée et qui menace d'embraser l'Afrique et l'Asie. Au seuil de l'an nouveau qui nous promet la victoire, j'adresse un souvenir ému à toutes les victimes du monstrueux attentat commis par le Kaiser. Car c'est lui, lui seul, qui a voulu, décidé et exécuté le crime qui a bouleversé l'humanité et mis en action pour le triomphe de la Barbarie toutes les œuvres de la civilisation. La science n'aura été appliquée qu'au raffinement du massacre. Le génie humain aura servi à assurer la destruction des peuples. Tout ce qui aurait dû contribuer au bien-être, au soulagement, au perfectionnement de la vie, n'aura été employé que pour répandre la mort. Œuvre monstrueuse conduite avec une violence raisonnée, voulue et qui assure à qui l'a entreprise,

une place parmi les plus exécrés tyrans qui aient déshonoré l'histoire. Au seuil de l'an nouveau je souhaite à ce brigand couronné le châtiment le plus cruel qui puisse l'atteindre : l'échec total de son plan d'asservissement universel.

Pour qu'il soit puni comme il a mérité de l'être, il faut que son trône s'écroule parmi les décombres du pangermanisme écrasé. Là, dans la débâcle de son armée, de ses hobereaux et de ses constructeurs de canons, il mesurera le néant de ses rêves. Chargé de la malédiction des femmes et des mères en deuil il pourra, encore une fois, essayer de mentir en criant : « Ce n'est pas moi qui ai voulu la guerre. J'ai été attaqué ! » Mais la clameur des peuples, désormais éclairés, lui répondra : C'est toi, toi seul, qui as dechaîné le fléau sur l'humanité, et par orgueil as fait couler un fleuve de sang et des torrents de larmes. Et de l'entreprise de ce dément que restera-t-il ? Des ruines, des tombes, de la misère et de l'horreur.

*
* *

Nous avons reçu comme cadeau de bonne année un bien joli bouquet. Il est fait d'une

branche de sapin entouré d'un ruban tricolore. Et sur la carte d'envoi, ces mots écrits : Général X... Verdure cueillie, en Lorraine reconquise. Le général X..., que je ne nomme pas, pour ménager les susceptibilités de la Censure, est un de nos héros qui partis lieutenant-colonels au début de la guerre, commandent actuellement des divisions et quelquefois des corps d'armée. Il lui est arrivé à la bataille de la Marne, dans ces terribles rencontres de Mondement, qui assurèrent la victoire de nos armes, une bizarre aventure. Grièvement blessé à la poitrine pendant la retraite, le colonel X... était tombé au pouvoir de l'ennemi qui serrait de près nos arrière-gardes. Porté à l'ambulance, il y avait été visité par le colonel allemand contre les troupes duquel il était engagé, depuis plusieurs jours. L'Allemand, très courtois, offre du vin de Champagne à son adversaire blessé et le complimente sur la résistance magnifique de ses troupes. Le lendemain, changement à vue : l'armée française a repris l'offensive, le régiment du colonel X... revient à la charge, refoule les Allemands et délivre son chef. Le colonel allemand, n'eut pas l'occasion de recevoir du colonel X... l'offre de boire du vin de Champagne. Il avait été tué pendant la déroute

de ses soldats. Guéri, revenu au front, le colonel X... n'a pas tardé à obtenir l'avancement que méritaient ses brillants services. Aujourd'hui le général X... est en Lorraine, à la tête d'une très forte division, qui se prépare, dans des combats incessants, au grand mouvement qui chassera le Teuton vers le Rhin.

*
* *

Le change du mark et de la couronne continue à baisser. Et c'est là le baromètre financier d'un pays. Le mark est tombé à 30 p. 100 au-dessous du pair, et la couronne à 40 p. 100. C'est un mouvement descendant que rien n'arrêtera désormais. Quand les banquiers étrangers ne veulent plus acheter le papier d'une nation, c'est que cette nation est bien malade. L'Allemagne et l'Autriche souffrent gravement de cette anémie financière. Et c'est ce qui donne sérieusement à réfléchir aux hommes qui veulent encore réfléchir dans les Empires du centre. Toutes les assurances de triomphe final, toutes les proclamations pompeuses du Kaiser, tous les rêves dont il enflamme l'imagination

germanique ne prévaudront pas contre ce simple fait : le mark baisse. Quand le mark aura fini de baisser l'Empire ébranlé, s'écroulera.

*
* *

Quoi de plus tragique, que le destin de ce Kaiser, qui, au milieu de la tourmente qui l'emporte, se sent frappé aux sources de la vie et est obligé de s'arrêter, au moment où il faudrait agir, de se taire lorsqu'il faudrait parler, et de manquer à son peuple, à son armée qui ne comptent que sur lui! Avoir tant agi et être condammé à l'immobilité. Avoir tant parlé et se voir réduit au mutisme. Celui qui traversait l'Europe, entraînant ses troupes du front occidental au front oriental, dans un bruit de tonnerre, et parmi les éclairs, enfermé dans une chambre de son palais pendant que sur tous les champs de bataille, se joue le destin de son Empire. Après avoir prononcé tant de discours, de harangues, de sermons, de proclamations, sentir la griffe féroce de la maladie, arrêter le souffle dans sa gorge et craindre de ne plus pourvoir parler, s'il parle — qu'avec un larynx

artificiel que seul un chirurgien français sait appliquer.

Dans ce palais de Berlin, où, il y a quelque trente ans, il guettait l'agonie de son père, il devine l'impatience pareille de son fils qui s'apprête à prendre le sceptre et la couronne. Revanche terrible, et juste châtiment. Il fut un mauvais fils en hâtant vers la mort son noble père. Et il a un mauvais fils, qui, à la porte de la salle du trône, où sont, en grande pompe, couronnés les Hohenzollern, frappe de son pied éperonné de hussard de la mort, et attend l'heure de devenir le maître. Quelles pensées effroyables hantent le cerveau de ce dément dont l'agitation emplissait la vie, et qui, avec horreur, se trouve en face de lui-même, immobile et silencieux? Va-t-il évoquer les misères de son peuple, le massacre de ses armées, le désordre de toute l'Allemagne, fourbue à force de vaincre et près de succomber sous le fardeau de ses rapines? Mesure-t-il la profondeur de la chute qui se prépare pour le pangermanisme oppresseur? La nuit vient, le silence règne, l'immobilité s'impose. Et les Alliés, toujours en armes et debout, continuent leur marche patiente et laborieuse vers la victoire.

* * *

L'occupation de Salonique a jeté le désordre dans les plans des Impériaux. Incontestablement la présence des deux cent mille Anglo-Français, qui se trouvent dans le flanc de l'armée germano-bulgare, arrête la marche sur Constantinople et par cela même coupe court à l'expédition d'Egypte.

Comment les Teutons se hasarderaient-ils si loin, avec une armée ennemie derrière eux, prête à se jeter sur leurs communications? Il faut d'abord détruire les Anglo-Français, et pour arriver à ces fins livrer bataille. Mais c'est que la bataille à livrer devient une très grosse affaire. Le maréchal von Mackensen a dit : Il faut en finir d'un seul coup, car nous n'aurons pas le temps d'en frapper deux. Ceci veut dire que si le premier coup n'écrase pas les Alliés, le lendemain les Germano-Bulgares auront sur le dos les Serbes reconstitués, descendant sur Nich, et les Italiens marchant sur Velès et Uskub. Sans parler des Roumains, qui ne pourront pas résister à un échec des Impériaux et se décideront vraisemblablement à intervenir. On voit à quel point la situation

est sérieuse dans les Balkans et combien un échec des Germano-Bulgares peut entraîner de conséquences. Mackensen le sait bien, et il sait également que ce n'est pas avec trois cent mille hommes de qualité médiocre qu'il forcera dans leurs positions deux cent mille Anglo-Français, bien pourvus d'artillerie lourde et de mitrailleuses.

Alors, faudra-t-il donc faire venir les Turcs, et les lancer sur le territoire grec? Constantin, que feront vos soldats en reconnaissant devant eux, les massacreurs de Thessalie, de Macédoine et d'Épire? Leurs fusils ne partiront-ils pas tout seuls? Pourra-t-on les maintenir patients, résignés, en retraite devant les étendards ottomans, pendant que leurs villages flamberont, dévastés par la guerre. Situation paradoxale à l'excès. Ce peuple grec que les Anglo-Français ont été appelés à défendre, pour lequel ils combattent, et qui assiste à la lutte comme Andromède attachée à son rocher, pendant que Persée tue le monstre qui veut la dévorer.

L'occupation de Salonique aura pour conséquence certaine d'abord un échec des Impériaux, dans l'attaque des lignes Anglo-Françaises, et ensuite, une offensive générale des

alliés à laquelle participeront les Serbes, les Roumains et sans doute aussi finalement les Grecs, et qui coïncidera avec la marche en avant des Russes, et la poussée des Italiens en Autriche. Sur les quatre fronts les Impériaux pressés seront dans l'impossibilité de pratiquer le système des renforcements rapides par les lignes intérieures. Il faudra qu'ils combattent sur place avec les troupes disponibles. Et il est probable que ce sera la dernière phase de cette effroyable guerre.

*
* *

Ils vont bien les gens du Midi. A Nice, non contents de donner des bals dans les Hôtels pour distraire la clientèle cosmopolite, ils demandent que l'on débarrasse le boulevard Maritime, de tous les blessés qui l'encombrent et l'attristent. Tous ces mutilés, qui chauffent leurs douleurs au soleil, sur les bancs de la promenade, offusquent le regard et noircissent l'esprit. Ne pourrait-on pas les envoyer se guérir ailleurs ? Nice, n'est-ce pas, est un pays consacré au tourisme, à la villégiature, il appartient à tout le monde. C'est la Riviera. On ne

doit que s'y amuser. C'est un décor fait pour les fêtes et point pour les tristesses. Ne va-t-on pas y accueillir le Carnaval? On en a déjà été privé l'année dernière. La guerre est si loin, là-haut, du côté du Nord et de l'Est, dans des contrées froides et graves, où l'on se bat, au lieu de rire, et où les confetti sont des balles de shrapnells qui cassent la tête même au travers d'un masque.

*
* *

La conscription, même à l'état provisoire, est en Angleterre, un événement considérable. Dans le pays de l'*habeas corpus*, où chaque citoyen a toujours eu la libre disposition de lui-même, établir le régime militaire par appel direct, c'est une des conséquences les plus graves que pouvait entraîner la guerre. Il faut remonter au commencement de l'autre siècle pour trouver avec la *presse*, trace d'une contrainte vis-à-vis du citoyen anglais. La *presse* était une sorte de rafle faite dans les ports pour recruter les équipages des navires de guerre anglais quand ils manquaient de matelots. La marine cernait les quartiers du

port, se saisissait de tous les hommes valides qui s'y trouvaient et les embarquait à bord de la flotte, où, bon gré, mal gré, il leur fallait servir.

C'était autrement grave et attentatoire à la liberté individuelle que la conscription, mais il s'agissait de la marine, des vaisseaux, de la protection navale de l'Ile. Et pour cet objet sacré tout était permis et légitime. Aujourd'hui, il s'agit de la liberté et même de l'existence de l'Angleterre, et les ouvriers, le parti travailliste, ne paraissent pas comprendre la gravité de la situation. Ils mettent en balance, leurs intérêts de classe, avec le salut de leur pays. Ils chicanent sur de misérables questions personnelles, quand la collectivité britannique est en jeu.

La lenteur avec laquelle s'éclairent les Anglais est un objet d'étonnement, pour nous autres Français, qui, du premier coup, avons été prêts à faire tous, sans distinction d'opinions ou de classes, notre devoir patriotique. Que les Irlandais refusent avec fureur d'être enrôlés sous le drapeau anglais, quand ils rêveraient, peut-être de faire campagne sous le drapeau allemand, cela se conçoit. Ils haïssent l'Angleterre. Mais les gens du pays de Galles, mais les gens de

Manchester et de Birmingham ? Quoiqu'il en soit, la conscription a été votée à une majorité de trois voix contre une et sera certainement établie. Elle le sera provisoirement. Mais c'est un pas énorme fait vers le définitif. Car nul ne peut prévoir ce qu'il adviendra de l'Europe après la cessation des hostilités, et s'il ne sera pas nécessaire de prendre, pour l'avenir, les précautions que nous n'avons prises ni les uns, ni les autres, dans le passé.

*
* *

Je crois que l'on se trompe sur le diagnostic de la maladie dont souffre périodiquement le Kaiser. S'il s'agissait d'une affection cancéreuse, depuis douze ans que la première manifestation en eut lieu, Guillaume serait dans le Royaume des Ombres. Il est vraisemblable qu'il souffre d'une tuberculose du larynx. On a raconté beaucoup de choses sur la maladie hypothétique du brigand couronné, sur les médecins qui l'ont soigné, et sur ceux qui auraient refusé de le soigner. Un célèbre laryngologiste français serait de ces derniers. Il paraîtrait que cet éminent praticien serait l'inventeur d'un larynx

artificiel qui, mis en place, permettrait à l'opéré de parler comme avant. Consulté sur la réalité du fait, le médecin aurait dit : non seulement je pourrais faire parler l'Empereur d'Allemagne, mais encore, je le ferais chanter... Chanter ?... — Oui. En échange de mon appareil il faudrait qu'il me donnât tout le contenu de sa cassette impériale, pour secourir nos mutilés de la guerre...

*
* *

M. Henri Borromée, secrétaire de la Préfecture du Nord, pris à Lille comme otage, dès le début de la guerre et cité devant une cour martiale pour avoir énergiquement défendu son administration et refusé de dénoncer ses subordonnés, avait été condamné à un an de détention par les Allemands.

Conduit à Aurath, parmi les voleurs et les assassins, la tête rasée comme un galérien et vêtu de l'uniforme de la prison, il a vécu misérable, humilié, brutalisé, souffrant moralement plus encore que physiquement. Rendu à la liberté par les Allemands, qui commencent à comprendre qu'il est prudent pour eux de

donner des preuves d'humanité et surtout qui sont embarrassés pour nourrir leurs prisonniers, M. Borromée vient d'arriver à Paris. La première visite a été pour son ministre M. Malvy à la disposition duquel il est venu se mettre. Au moment où la mobilisation a été ordonnée, nous nous trouvions à Dieppe, et M. Borromée, comme tous ceux qui y étaient en villégiature, croyait à une de ces alertes que le Kaiser nous avait causées, tant de fois, depuis l'affaire d'Agadir. Brusquement il lui avait fallu retourner à Lille.

On savait qu'il s'y était conduit avec courage, et la brutalité avec laquelle les Allemands l'avaient traité en était une preuve. Allons, M. le Ministre, la croix d'abord, et une préfecture, ensuite, pour ce jeune fonctionnaire qui a montré aux Teutons que le courage civil, en France, est à la hauteur du courage militaire.

*
* *

Les Allemands ont voulu prendre leur revanche de la défaite qu'ils avaient subie à Tahure, l'automne dernier, et ils sont venus nous attaquer, au même lieu, pour essayer de

nous reprendre les positions conquises. Notre victoire tactique très importante avait failli de bien peu se transformer en victoire stratégique. Les Allemands n'ont même pas réussi à l'emporter tactiquement sur nous. Après un copieux bombardement qui a duré dix-sept heures et l'emploi des gaz asphyxiants, trois divisions ont été lancées sur un espace de huit kilomètres entre la Courtine et le mont Têtu. L'ennemi après une lutte violente où ses attaques en formation compacte l'exposèrent à de graves pertes, réusit à emporter notre première ligne. Une vigoureuse contre-attaque l'en chassa et le rejeta sur ses positions. Là notre artillerie arrêta définitivement son élan, et par des tirs de barrage mit fin à l'action. Les conséquences de cette attaque brusquée, exécutée avec de grandes forces, sont encore plus graves au point de vue moral qu'au point de vue matériel.

Les Impériaux ont perdu beaucoup d'hommes. Ils ont engagé des troupes d'élite, dont la garde, et leur échec a été complet. La supériorité de nos troupes a été une fois de plus nettement établie. Les ennemis se battent courageusement, ils marchent sans hésiter, ils savent mourir. Mais ils sont incapables de vaincre. Et c'est là ce qui, dans chaque rencontre, confirme

nos assurances de victoire. On se battra encore très durement. Le hasard pourra même procurer des avantages à l'ennemi. Mais le résultat final ne pourra plus être changé. Il y a un des deux adversaires qui domine l'autre. Et celui qui est dominé est irrémédiablement perdu. Rien ne pourra faire qu'il ne le soit pas.

C'est ce qui s'est passé en 1870 qui se renouvelle. Mais à rebours. Chaque avantage remporté par nos troupes eut pour suite, un revers. Bapaume n'empêcha pas Saint-Quentin. Coulmiers n'empêcha pas Orléans. Iosnes n'empêcha pas Vendôme et Le Mans. Il y a des pentes qu'au prix des plus grands efforts il est impossible de remonter. Les Allemands glissent sur une de ces pentes qui les conduit vers le gouffre. Ce n'est plus pour nous qu'une affaire de courage et de patience.

*
* *

Les pauvres Monténégrins, abandonnés à eux-mêmes, sans matériel, sans ressources, luttent héroïquement contre l'armée autrichienne, munie d'une énorme artillerie, et contre la flotte ancrée dans la baie de Cattaro. Comment

pourront-ils résister à une pareille accumulations de forces? Si le mont Lovcen est pris, la ville de Cettigné, capitale du Monténégro, devient intenable.

Le bon roi Nicolas, qui combat comme un jeune homme, au milieu des soldats, des femmes et des enfants de son pays, va-t-il ainsi que le roi Pierre être obligé de quitter sa patrie et de se réfugier en territoire étranger? Les Autrichiens sont de grands vainqueurs. Ils sauront ce que leur auront coûté de sang les rochers de la Montagne Noire. Ils sauront ce que leur coûtera l'atroce campagne qu'ils ont faite en Bosnie et en Herzégovine. Exécrés par les populations qu'ils ont brutalisées, pillées et massacrées, les Autrichiens paieront bien cher les excès qu'ils ont commis. La Quadruple-Entente sera sans pitié pour eux, et le vieux maniaque de Schœnbrun sera jugé plus sévèrement encore que le Kaiser dément de Berlin.

***

Le sort de la guerre est désormais fixé. Les Allemands savent qu'ils ne nous battront pas. Leurs espérances de victoires se sont évanouies

dans la fumée de nos canons. L'avenir seul dira dans quelles proportions nous serons vainqueurs. La lutte se terminera-t-elle, par l'épuisement des deux partis opposés ? La guerre aura-t-elle des résultats indécis ? Ou bien la violence suprême des offensives réduira-t-elle les Allemands à merci, et nos alliés et nous, pourrons nous dicter la paix qui brisera le militarisme prussien ? Tout est là. Et il n'est pas d'efforts qu'il ne faille tenter pour obtenir un résultat définitif. Mais quoi qu'il arrive, ce résultat ne peut plus être obtenu que par nous et nos alliés.

Les Allemands, malgré l'énergie de leurs soldats, de leurs chefs et l'abondance de leurs munitions sont désormais hors d'état de nous mettre le genou sur la poitrine, tout ce qu'ils peuvent faire c'est de se maintenir. Et sous peu, ils ne le pourront plus. Il faut donc, au prix des plus grands sacrifices, tenir bon, malgré les deuils, malgré les pertes, malgré les ruines, malgré les souffrances de toutes sortes. Nous sommes arrivés à l'instant psychologique ou le plateau de la balance va fléchir et descendre. Soyons stoïques, et jouons notre partie jusqu'au bout, sans défaillance.

Si au mois de Mars, comme Kitchener nous l'a

promis, les Russes sont armés, munis de matériel, et prêts à entrer en campagne avec six millions d'hommes, l'issue de la lutte n'est pas douteuse. L'Allemagne sera obligée de subir les conditions des vainqueurs. La marche en avant des Russes, retardée d'un an, par l'absence complète de préparation de ses armées, sera le signal du désastre Germano-Bulgaro-Turc. D'ici à deux mois les Roumains et les Grecs auront à voir, s'ils veulent, même comme ouvriers de la onzième heure, participer à la mise hors de cause des puissances du centre. Mais qu'ils y participent ou non, le résultat n'en sera pas changé pour nous. Il ne peut pas l'être. L'intervention des neutres ne ferait que précipiter l'événement, mais elle ne pourrait en modifier le cours. Je ne m'occupe ni de la crise financière, ni de la gêne économique, ni de la maladie du Kaiser. Désormais, l'issue des hostilités ne dépend plus que de l'importance des effectifs, et dans six mois, la disproportion des forces entre les combattants sera si grande que rien ne pourra prévaloir contre elle.

Le Kaiser le sait. Il ordonne à ses généraux de ménager les hommes. Il est bien temps, quand toutes ses meilleures troupes sont écharpées! Comme c'est commode de ménager les hommes,

quand on ne peut plus les faire battre qu'en formations serrées et en ordre compact, sous peine de ne pas les voir marcher. La guerre est arrivée à ce point, où l'épuisement de l'un des adversaires se marque dans toutes ses actions. Et ce sont les Allemands qui donnent ces signes, d'une manière irrécusable. Le sort de la guerre est donc, dès à présent, fixé. Mais le résultat de la guerre n'est pas encore acquis. Et ce sera la besogne de ces six prochains mois d'assurer ce résultat. Dure besogne, car l'ennemi est encore redoutable. Il est brave, plein d'orgueil et se défendra à outrance. Préparons-nous donc, rassemblons nos forces, apprêtons notre courage. La victoire vole dans le ciel, devant nous. Mais nous ne voyons pas encore si elle a des ailes d'or.

*
* *

Une nouvelle bien inattendue nous arrive. Le noble et héroïque peuple monténégrin vient de capituler et de se rendre. Les braves de la Montagne Noire ont combattu jusqu'au dernier moment.

Je n'attends pas, pour donner la nouvelle,

d'en savoir les détails secrets. Je la mets tout de suite en regard de la sublime résistance de la Serbie qui a préféré la mort, l'exil, la souffrance, à la servitude et à l'abaissement. On peut tout attendre de l'Autriche. Mais il faudrait que l'Allemagne fût triomphante, et la France, l'Angleterre et la Russie, réduites à l'impuissance pour que le noble Karageorgewitch fût sacrifié après avoir donné de si admirables gages de fidélité et d'héroïsme. Du reste, je me hâte de dire que le peuple monténégrin ne paraît pas ratifier les tractations de son Gouvernement.

* * *

Eh bien ! L'effet n'a pas été long à se produire. Le temps d'imprimer que le Monténégro avait capitulé, et la nouvelle arrivait que les pourparlers étaient rompus et que les braves montagnards préféraient la mort à la perte de leur indépendance. Nous l'avions prévu. Ces héroïques soldats qui combattent depuis trois ans, sans arrêt et sans faiblesse, ne pouvaient pas se courber devant l'insolence autrichienne, comme une tourbe de valets. Que s'est-il passé entre le Gouvernement dualiste et le roi Nicolas?

C'est encore fort obscur. Evidemment il y a eu un commencement de négociation. C'était déjà beaucoup.

Le Prince Alexandre de Serbie, aux offres des Impériaux, avait répondu avec plus de fierté. Mais les Autrichiens, toujours maladroits, au lieu de faire un pont d'or aux Monténégrins, pour passer l'abîme de la reddition, ont voulu humilier leurs braves adversaires en les privant, même de leurs armes de famille, et en internant les hommes en état de combattre. Et toutes ces exigences formulées durement et en vainqueurs implacables. Instantanément les Monténégrins se sont ressaisis, et désormais c'est la guerre à mort. Nicolas et ses guerriers vont aller rejoindre les Serbes et combattre auprès d'eux. La fissure légère, mais déplorable qui s'était produite dans le bloc allié est donc bouchée. Et les Viennois, les Berlinois, qui avaient commencé à pavoiser et à illuminer, peuvent rentrer leurs drapeaux et leurs lanternes. Le comte Tisza, qui criait victoire, n'a qu'à calmer son effervescence. Ce scélérat, qui a tant contribué à déchaîner l'affreuse guerre qui bouleverse le monde, voit diminuer les chances qu'il escomptait déjà d'échapper au châtiment de ses fourberies.

La fortune n'abandonne pas la Quadruple Entente et malgré tant d'imprudences, d'erreurs, de maladresses, qui auraient pu avoir les pires conséquences, la victoire restera fidèle à la cause du Droit et de la Liberté.

*
* *

Les « bleuets » ainsi que l'on nomme les jeunes gens de la classe 1917, viennent de partir. Ils sont allés joyeux et fiers prendre les armes pour défendre leurs foyers, leurs familles, l'indépendance de leur pays. Il n'est pas de devoir plus grand, plus noble et plus sacré. Ils le rempliront, les braves enfants, avec héroïsme, comme leurs aînés, qui sont déjà sous la mitraille. Mais, nous, les vieux qui ne pouvons plus que les exhorter au courage, nous ne voyons pas, sans frémir, toute cette fleur de notre patrie sous la faux de la terrible moissonneuse qu'est la guerre. Ces enfants, qui s'en vont le front haut, le pied ferme et la main prompte, c'est l'espoir de la France, le plus pur sang de ses veines. Que la victoire nous fasse cette grâce de venir couronner nos drapeaux, avant que la mort ne passe dans les rangs des

bleuets. Qu'ils reviennent, avec l'auréole du triomphe, intacts, pleins de force et de joie, pour reconstituer la population française décimée par la catastrophe qu'il lui a fallu subir. En échange des pères, des frères, des fils que nous avons déjà donnés à la dévoratrice terrible, que nos petits enfants soient épargnés. Ils sauront mourir, s'il le faut, comme leurs aînés. Mais que ce suprême sacrifice soit épargné aux mères de France, qui ont déjà tant prié, tant souffert et tant pleuré.

*
* *

La question des loyers qui trouble, depuis plus d'un an, la vie économique à Paris, a été traitée à la Chambre. Ce n'est pas une petite affaire. Il était à craindre que tout d'abord les socialistes ne prissent position, pour le principe, en faveur des locataires, et ne traitassent les propriétaires en ennemis. L'abolition de la propriété est le *delenda Carthago* des révolutionnaires. L'occasion était belle de considérer comme une exaction la prétention du créancier de se faire payer par son débiteur, pour l'occupation d'un appartement. Les socialistes

n'en ont pas profité. Ils se sont bornés à dire que dans le manque à gagner général, que la guerre à imposé à la masse des citoyens français, il fallait que les propriétaires acceptassent leur part, sous forme de réduction des loyers. On a fait observer que le manque à gagner n'avait pas été général et que certains commerces, certaines industries, certaines provinces mêmes, n'avaient pas été du tout touchés par les difficultés et les misères du temps de guerre.

Dans ces conditions, il paraissait assez injuste que la propriété parisienne seule fût traitée rigoureusement. La responsabilité de l'État, à laquelle il a été fait appel, parce qu'en somme le moratorium des loyers avait été décrété au nom de l'intérêt public, ne paraît pas devoir être facilement admise. L'État a déjà de bien lourdes charges. S'il faut encore lui faire supporter les indemnités qui seraient dues aux propriétaires, c'est prendre dans la poche de tout le monde pour satisfaire quelques-uns.

Je ne crois pas qu'il y ait de question plus difficile à régler que cette affaire-là, si l'on s'écarte des règles du droit usuel. Il y a un contrat passé entre particuliers. Le rompre, sans le consente-

ment d'une des deux parties contractantes, c'est commettre une violation du droit, qui autorise tous les manquements possibles dans l'avenir. Je ne sais pas encore quelle solution interviendra, et si les Chambres légiféreront pour dire que les locataires peuvent ne pas payer leurs propriétaires. Je suis convaincu que les propriétaires, quand ils ont affaire à des locataires malheureux, sont les premiers à entrer en arrangements avec eux. Mais, il faut bien le dire, les dispositions de certains locataires sont telles que les intentions conciliantes des propriétaires s'en trouvent immédiatement changées.

Voici deux exemples typiques. Un négociant, dont les affaires ont été largement favorisées par l'État de guerre, refuse énergiquement de payer son loyer. Le propriétaire vient le trouver pour lui expliquer les embarras que lui cause la cessation de paiement dont il est victime. Le locataire lui dit froidement : « Vous avez besoin d'argent? Eh bien! Vendez-moi votre maison. Je l'achète! »

Il n'avait pas de quoi acquitter son loyer, mais il était assez riche pour offrir d'acquérir l'immeuble de son propriétaire.

Autre chose. Un locataire dit à son proprié-

taire : J'ai là, dans mon tiroir, l'argent du terme, mais je veux que vous écriviez sur la quittance de loyer : sous réserve de tout décret ou loi qui m'exonérerait de l'obligation de payer mon terme. Le propriétaire répond : Je n'ai pas besoin d'écrire cette réserve sur la quittance. Il va de soi que, si les Chambres font une loi pour me priver de mes loyers, je serai obligé de m'incliner. Mais je n'irai pas au devant d'une mesure dolosive en inscrivant, moi-même, que je consens à ne pas être payé. Eh bien! monsieur, dit le locataire, alors je ne paye pas. Et pendant un an, cet honnête homme prive son propriétaire de l'argent qu'il lui doit.

Et notez l'état d'esprit que révèle cette prétention chez un locataire, qui occupe un appartement d'un prix relativement élevé. Il a tout de suite découvert dans l'état de guerre, une occasion de ne pas tenir ses engagements. Et c'est le moratorium décrété par le Gouvernement qui a créé cet état d'esprit, et éveillé ces malsains espoirs : Si je pouvais ne pas payer? Eh! mais! Ce serait admirable!

Il y a des épiciers, qui ont triplé le chiffre de leurs affaires, et qui refusent de payer leur terme. Tous les employés qui ont conservé leurs appointements: les cheminots, les postiers, logés

dans des petits appartements, ne payent pas, en dépit des injonctions pressantes de leurs administrations. Le premier terme impayé, l'habitude est prise. On doit un an de loyer. Ce qu'on n'a pas voulu acquitter par quart, on ne le paiera pas en totalité. C'est fini. Le propriétaire ne verra plus l'argent de son locataire. Et il n'a même pas le droit de lui donner congé. Il faut qu'il le garde, insolvable et goguenard, pendant qu'il paye, lui, ses impôts, son eau et son gaz. Car ne doutez pas que l'État ne fera point grâce aux propriétaires de leurs contributions, ni les Compagnies des Eaux et du Gaz de leurs fournitures.

Il faudra cependant que cette question des loyers reçoive une solution. Le mieux aurait été de laisser les propriétaires et les locataires s'entendre à l'amiable. Le moratorium a tout gâté. A présent il faut une loi, pour régler la situation. De quelque façon qu'elle soit rédigée, elle lèsera fatalement des intérêts respectables. Et, surtout, elle faussera les règles du droit public et donnera l'impression qu'elles ne sont pas absolues et immuables.

*
* *

Dans ce siècle qui est, par excellence, celui du papier, car le journal est l'aliment indispensable à la vie publique, le papier va manquer. Une des feuilles les plus importantes de Paris a failli, ces jours-ci, manquer son tirage et ne pas paraître faute de papier. La pâte de bois, qui sert à confectionner les rouleaux sans fin qui passent sous les rotatives pour se couper en milliers d'exemplaires et s'envoler, tout frais de l'encre d'imprimerie, aux quatre vents du ciel, n'arrive plus de Suède et de Norvège. Ces deux pays, producteurs de la pâte en question, se mettent à fabriquer directement le papier, de sorte que nos usines sont dans l'embarras.

La grande papeterie Darblay est à court, paraît-il. Le prix de la marchandise a augmenté de 40 p. 100 et les Éditeurs ne trouvent plus de papier pour imprimer les livres. Toute la récolte d'alfa, en Algérie, a été achetée par l'Angleterre. Si bien que ce sont, nous dit-on, les papeteries anglaises qui fourniraient le papier en Allemagne, par la voie de la Hollande.

Ah! Il en passe par la Hollande, quand ce n'est pas par le Danemark! Et nous sommes accusés d'isoler l'Allemagne par le blocus de la mer du Nord! Si nos Alliés et nous nous avions établi un sérieux blocus, fermant les ports des neutres, comme ceux de l'ennemi, il y a longtemps que l'Allemagne serait rendue à merci. Mais le respect scrupuleux des droits des non belligérants a été, depuis le début des hostilités, la règle de nos Alliés.

Et pendant que les Allemands se conduisaient comme des forbans, les Anglais rivalisaient avec l'homme au petit manteau bleu pour la philantropie. Le papier, sur lequel les journaux allemands impriment leurs mensonges et leurs calomnies aurait dû manquer depuis longtemps aux Empires centraux. Au lieu de la disette, ils connaissent l'abondance. Ils ne manquent de rien. Et c'est nous, Français bénévoles et délicats, qui allons subir de fâcheuses nécessités. Si cette soudaine rareté du papier pouvait conduire notre bureaucratie à simplifier ses règles de paperasserie, ce serait un mal pour un bien. Mais nous n'aurons pas même ce rattrapage dans notre embarras, et prochainement tous ceux qui vivent de la presse pourront se trouver réduits à la portion congrue.

***

A la muette, les Russes ont préparé leur retour offensif en Galicie et en Bukovine. On parlait mystérieusement d'une armée rassemblée en Bessarabie et qui devait fondre sur les Bulgares, passer le Danube avec ou sans la complicité des Roumains, et faire une diversion pour dégager les Serbes. Rien de ce que l'on annonçait ne s'est produit. L'armée de Bessarabie n'a pas marché au secours des Serbes. Mais peu à peu on a vu les troupes allemandes qui s'apprêtaient à attaquer Salonique, remonter vers le Nord, passer le Danube et disparaître. Puis un grand bruit de canonnade et de fusillade s'est fait entendre du côté de Czernovitz, et la nouvelle nous est venue que les Autrichiens et les Allemands avaient été rudement attaqués.

Mackensen, qui semblait sur le point d'aller commander en Macédoine, a disparu et on a annoncé qu'il était retourné prendre la direction des opérations sur le Dniester. En même temps les journaux neutres rapportaient que des combats furieux se livraient sur la Strypa, plus meurtriers que ceux si sanglants du début

de l'offensive allemande. Et maintenant c'étaient les Russes d'Ivanof qui attaquaient en grandes forces, avec un matériel d'artillerie formidable, et des munitions abondantes. Les Allemands n'avaient pu soutenir le choc et leurs positions défensives étaient tombées sous la poussée furieuse des Russes. La conséquence immédiate de cette reprise d'offensive c'était l'abandon de la marche Bulgaro-Allemande sur Salonique.

Le général Sarrail, qui s'était retranché avec ses deux cent mille hommes attendait vainement l'ennemi. Constantin, hors de lui, vomissait des imprécations en forme d'interviews contre les Alliés, leur sans gêne, leurs empiètements, leurs installations et finissait par avouer qu'il ne croyait plus au succès final des Impériaux. Grave déclaration de ce Germanophile indéfectible qui se décidait à dire de l'entreprise de son beau-frère : « partie nulle ».

Partie nulle? C'est ce que nous verrons. Le coup fourré ne pourrait nous suffire. Ce duel continuera jusqu'à ce qu'un des deux combattants soit touché à mort. Et il ne saurait être question d'une affaire où chacun s'en irait sur ses jambes, en remportant son épée. Pour le moment les indices nouveaux sont pleins de

promesses heureuses. Les Russes sont, au milieu de l'hiver, en pleine activité combattante. Les Monténégrins ont refusé de rendre leurs armes qui déjà étaient promises aux Autrichiens. Les Serbes se refont en Albanie et à Corfou. Les Italiens appuient Essad et ses Albanais, qui déjà sont aux prises avec les avant-gardes de von Kœwess.

Et Sarrail dès qu'il aura trois cent mille hommes sous ses ordres va sortir de ses fortifications et prendre l'offensive. Dès la fin de la saison rigoureuse l'offensive générale va commencer. Jusqu'à présent, la marche en avant des Alliés n'a jamais été simultanée, ce qui a favorisé singulièrement la tactique des Impériaux, qui faisaient la navette avec leurs armées et s'arrangeaient, à la faveur des lignes intérieures, pour être toujours supérieurs en nombre. Attaqués partout, ils faudra qu'ils se défendent avec ce qu'ils auront de réserves sur place et, cette fois, il est impossible qu'un fléchissement ne se produise pas sur un ou plusieurs fronts.

Il est inutile d'expliquer les conséquences qu'entraînera un tel échec. D'une attaque en masse, sur tous les fronts, doit résulter la défaite des Impériaux. Mais il faut de l'en-

semble, un plan concerté, et un effort général. Ce sera la tâche du printemps. Lorsque les verdures reparaîtront, avec le soleil et les longues journées, les peuples las de cette boucherie feront un effort suprême pour fixer la Victoire. Et dès maintenant nous savons de quel côté elle se rangera. Qu'elle vienne! Nous sommes prêts à tout l'héroïsme qu'il faudra pour l'obtenir.

***

Quelles nouvelles nous arrivent de Constantinople! Le Kaiser n'y a pas fait son entrée. Mais il y a envoyé cinquante mille hommes de troupes allemandes qui viennent de s'installer dans la ville, au grand mécontentement de la population. Il n'y a plus pour les Turcs d'illusions à se faire. Les voilà germanisés, et caporalisés pour la plus grande gloire et le plus sérieux bénéfice d'Enver-Pacha. Ce jeune brigand, qui a livré son pays à la Prusse, ne se sentait plus en sûreté dans la ville des Osmanlis. Il entendait les grondements de révolte de la population, lassée par l'insolence allemande, et les cris de colère des officiers turcs humiliés par les

Junkers prussiens envoyés pour commander les Ottomans.

Cet adepte de l'assassinat politique, qui avait si bien abattu Nazim, son protecteur, d'un coup de revolver, craignait d'être massacré à son tour. Il vient de faire jeter au Bosphore, avec une pierre au cou, vingt et un officiers Turcs, de tous grades, qui avaient affiché trop haut leur mécontentement. Et voici, aujourd'hui, que les soldats de Guillaume viennent tenir garnison à Byzance, non pas pour aller attaquer l'Égypte et l'Inde, comme l'avait annoncé le fou de Postdam, mais pour maintenir l'autorité d'Enver-Pacha.

Cinquante mille hommes! Quelle garde prétorienne! Le Sultan ne pèsera pas lourd, le jour où il passera dans la cervelle de ces forcenés de l'envoyer retrouver Hamid là où les Grands Seigneurs, qui ont cessé de plaire, sont relégués. En attendant le Grand Duc Nicolas avance victorieusement en Arménie, et les cinquante mille casques à pointes de Constantinople vont peut-être se trouver dans la nécessité de barrer la route aux Russes qui sont devant Erzeroum.

Ce que l'on rapporte de l'état des troupes turques est extraordinaire. De Gallipoli on les a

ramenées en loques, sans forces, sans volonté. Ce sont des débris militaires inutilisables, qu'un long repos seul pourra remettre en forme. Le réservoir d'hommes que le Kaiser s'était flatté de trouver en Turquie, est vide de ressources. Tout a été gâché, détruit, affaibli. Ce soldat turc, admirable d'endurance et d'énergie, dans la main des officiers allemands s'est démoralisé et affaibli, au point qu'on n'en peut plus rien obtenir. Il est comme un bon cheval qui a passé par trop de mains différentes et qui ne comprend plus ce que la bride lui indique. Ce n'est pas avec des coups de fouets et des horions dans la figure qu'on le rendra capable d'un service quelconque.

L'affaire turque est manquée. C'en est une de plus. Et demain l'affaire bulgare va tourner de même. Déjà Ferdinand, inquiet, prend des ménagements vis-à-vis de l'Entente. Il a fait un arrangement pour que les prisonniers alliés et les prisonniers bulgares soient remis aux Grecs pour les garder. Que Sarrail remporte un avantage en Macédoine, et le Cobourg ne sera pas long à se retourner. Il en a l'habitude. Et il sourira, fera le gracieux, pour obtenir l'indulgence. S'il était permis, après tant de pronostics faits par nous et déjoués par la marche de la guerre,

de tracer une esquisse de ce que pourra être la campagne qui va commencer, je crois qu'il faudrait penser qu'elle s'amorcera par une offensive de Sarrail, suivant la marche en avant des Russes, et montant, avec les Serbes reconstitués, sur Sofia.

Ce mouvement devrait marquer l'entrée en campagne de la Roumanie. Dès lors une masse de près de neuf cent mille hommes, marcherait sur Pesth et sur Vienne, pendant que les Anglo-Français feraient un effort considérable avec une formidable artillerie sur le front occidental. Les Italiens, avec toutes leurs forces, donneraient un coup de bélier sur le front autrichien et iraient tendre la main aux Franco-Serbo-Roumains entrés en Hongrie. Au même moment, déjà, les hurlements des peuples de Prusse orientale et de Silésie se feraient entendre sous la lance des cosaques, et les Austro-Allemands, débordés de tous les côtés, comprendraient enfin ce que c'est que l'horreur de l'invasion. Ce serait le dénouement de la tragique aventure des deux monstres impériaux, et le châtiment de leurs crimes. Tous les indices sont manifestes de l'approche de cet événement. Les banquiers et les directeurs des grandes Sociétés financières de l'Alle-

magne se sont réunis, ont discuté sur la situation, et ont reconnu que si la guerre n'était pas terminée au mois d'août, les moyens de la continuer feraient défaut Outre-Rhin et qu'il faudrait craindre la banqueroute.

La misère est grande dans le peuple, et, tout récemment, il a fallu faire charger et fusiller la foule par la police, pour venir à bout de l'émeute grandissante. La lassitude physique et morale s'accentue chaque jour en Allemagne, et pour tout observateur impartial, l'affaissement de son ressort d'énergie est indéniable. Nous sommes donc arrivés au commencement de la fin. Il ne faut plus que de la persévérance, du courage, et la coordination complète de nos efforts et de ceux de nos Alliés, pour assurer la victoire. Autant dire qu'elle nous est acquise.

*
* *

M. Briand, avec un talent auquel nous avons l'habitude de rendre hommage, vient de mettre dans sa poche, la liberté de la Presse, avec son mouchoir par dessus. Il a développé cet admirable sophisme : si vous voulez la liberté, sup-

primez la liberté. Et il en a prouvé l'exactitude. Si nous sommes vaincus, la liberté est perdue, puisque nous tombons sous le joug de l'Allemagne. La restriction de la liberté, au moyen de la Censure assurera notre victoire, en maintenant notre intégrité morale, il faut donc maintenir la Censure, dans l'intérêt de la liberté. Ah ! Que ne fera-t-on pas accepter à cet admirable peuple de France, en lui parlant de la victoire à laquelle il a tout sacrifié ? Il a donné ses fils, son or, il abandonne le droit de parler. Eh ! Nous savons bien qu'il y a parmi nous des hommes qui en abusent. Nous pâtissons tous par la faute de quelques-uns qui s'arrogent le droit de dire ce qu'il faudrait taire, et qui passent leur temps, au lieu de prêcher la confiance, à jeter la suspicion, l'inquiétude et le trouble dans les esprits. Faut-il les nommer ? A quoi bon ? Tout le monde les connaît. Ils ont été au pouvoir et y ont commis les pires fautes, donnant l'exemple de la plus déplorable incohérence et le spectacle de la plus navrante imprévoyance. Sous leur autorité, la guerre, la diplomatie, la marine, furent sacrifiées et confiées à des incapables. Les plus folles théories antimilitaristes furent encouragées et appliquées. Le vide dans les arsenaux et l'absence

de matériel dans l'armée: ni mitrailleuses, ni canons lourds, datent de leur passage aux affaires.

Mais pour satisfaire la clientèle anticléricale, on traquait impitoyablement les congrégations, et pour, plaire aux socialistes, on organisait passionnément la spoliation des fortunes. Il y a eu des hommes politiques déchaînés, qu'il aurait alors fallu enchaîner, et qui eurent le loisir de faire tout le mal dont ils étaient capables. Aujourd'hui, ils se répandent en critiques, en révélations, en soupçons et troublent l'opinion, désarment le pouvoir,et réjouissent l'ennemi. Cela ne leur suffit pas. Ils réclament la constitution d'un Comité de salut public. Qu'est-ce à dire ? Un Gouvernement sans responsabilité, avec des pouvoirs dictatoriaux, à côté d'un Gouvernement légal, réduit à l'impuissance ?

Le premier devoir d'un pareil Comité, s'il existait jamais, serait de faire arrêter les hommes qui en réclament la création et de les coffrer immédiatement dans une casemate du Mont-Valérien. Je n'ai pas besoin d'écrire une ligne de plus pour montrer à quel point le développement du sophisme de M. Briand a pu impressionner une Chambre éclairée sur les

dangers que certains critiques, acharnés contre le Gouvernement, font courir au pays. Le maintien de la censure voté par une énorme majorité, nous le devons à la rage exaspérée de quelques hommes politiques, qui sacrifieraient le salut de la France, à la satisfaction de leurs rancunes et de leurs ambitions. Eh bien ! Entre nous, c'est un peu cher ! Mais M. Briand a eu un bien joli succès.

***

Quelques événements d'une importance variable se sont produits qui n'auront pas d'influence sur la marche des événements, mais qui sont des symptômes non négligeables. Le Prince Izzeddine, désigné pour succéder au Sultan, s'est suicidé, ou a été suicidé, à Constantinople. C'était un prince-héritier de cinquante-huit ans, fort déprimé et très neurasthénique, ennemi juré d'Enver Pacha et de sa clique. On en a immédiatement conclu que sa mort n'était pas naturelle, tant l'assassinat est entré dans les mœurs de la Jeune-Turquie et des membres du Comité Union et Progrès. Mais de tous les détails qui sont fournis par les journaux de

Constantinople, si tant est qu'il soit possible d'accorder créance à un seul d'entre eux, il paraît résulter que ce faible d'esprit se serait bien tué lui-même.

Pour une fois qu'un grand personnage disparaît en Turquie, sans qu'il y ait meurtre, ne contestons pas la véracité des feuilles ottomanes.

FIN DU IIe FASCICULE

Saint-Denis
Imp. Ve Bouillant et J. Dardaillon



Le Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Guerre de 1914 *sera la plus intéressante histoire anecdotique de la guerre des nations.*

Le célèbre auteur du Maître de Forges *n'est pas seulement un romancier génial, c'est aussi un observateur consciencieux qui sait noter et commenter au jour le jour les faits les plus saillants, les plus nécessaires à révéler.*

Ecrit dans le grand mouvement de défense qui unit tous les peuples civilisés contre l'ennemi commun : l'Allemagne, *l'ouvrage si patriotique de* GEORGES OHNET *restera l'œuvre d'un témoin passionné mais impartial de la convulsion guerrière la plus formidable qui ait jamais secoué l'humanité toute entière.*

IMP. JULIEN FRAZIER, PARIS